

LA POLITIQUE
DU CHEVALIER
BACON,
CHANCELIER D'ANGLETERRE.
SECONDE PARTIE.



A LONDRES;
Chez JACQUES TONSSON.

1740.

A POLITIQUE

M. D. D. D.

PAR M. D. D. D.

PAR M. D. D. D.

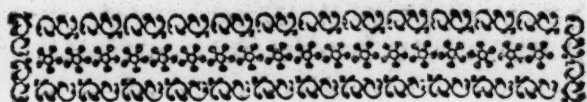
PAR M. D. D. D.

de
de
de

D

C

ch
bê
po
ro
vé
ca
de
ho
ço
tr
ch
de
él
à
no
tr
d'



DE L'AMITIE.

CELUI qui a dit qu'il faut que l'homme qui cherche la solitude , soit une bête sauvage , ou un dieu , ne pouvoit guéres en moins de paroles mettre ensemble plus de vérités & plus de mensonges ; car il est certain que celui qui a de l'aversion pour la société des hommes , tient en quelque façon de la bête. Mais aussi il est très - faux qu'il entre quelque chose de divin dans le caractère de celui qui montre un si grand éloignement pour les hommes , à moins que ce ne soit l'effet , non du contentement qu'il trouve dans la solitude , mais d'un extrême désir de se séparer

196 *Essais de Politique* ,

de toute compagnie mortelle ,
pour chercher une communi-
cation plus digne & plus re-
levée : c'est de cette sorte d'en-
retien céleste dont quelques
Payens se sont vantés fausse-
ment de jouïr. De ce nombre
ont été Epimenides de Crète ,
Empedocles de Sicile , & Apol-
lonius de Thyanée ; mais nous
pouvons dire avec vérité , que
plusieurs des anciens Anacho-
retes & des Peres de l'Eglise ,
ont jouï en effet dans les dé-
serts de cette felicité. La plû-
part des hommes ne compren-
nent guéres ce que c'est que la
solitude , ni en quoi elle confis-
te ; car une foule de peuple &
de différens visages , peut se re-
garder comme une galerie or-
née de quantité de portraits. Il
en est de même des discours
de tant de personnes qui n'ont
pour nous ni affection ni ami-

tié
l'on
vai
rap
dit
gra
ven
am
aut
qu
pou
poi
le
d'a
n'e
ain
cel
mit
cou
I
mit
leu
des
suff
ger

tié , qui ne flattent pas plus l'oreille que les sons d'un mauvais instrument ; & tout ceci se rapporte assez au proverbe qui dit , *qu'une grande ville est une grande solitude* ; parce que souvent dans une grande ville , les amis sont écartés les uns des autres , & ne peuvent se voir que difficilement. A cela nous pouvons ajoûter qu'il n'y a point de solitude pareille à celle de l'homme qui n'a point d'amis , sans lesquels le monde n'est proprement qu'un désert : ainsi il faut nécessairement que celui qui n'est pas capable d'amitié , tienne de la bête beaucoup plus que de l'homme.

Les fruits principaux de l'amitié , sont de soulager les douleurs & de calmer les inquiétudes. Les obstructions & les suffocations , sont les plus dangereuses maladies pour le

198 *Essais de Politique ,*

corps , & de même aussi pour l'esprit. On peut prendre de la teinture de rose , pour l'opilation du foye ; de l'acier , pour la rate ; de la fleur de soufre , pour les poulmons ; du *castoreum* , pour fortifier le cerveau : mais pour remettre & entretenir le cœur dans son état naturel , il n'est de meilleur remède qu'un véritable ami , auquel on puisse communiquer ses douleurs , ses joies , ses afflictions , ses appréhensions , ses soupçons , & généralement tout ce qu'on ressent avec plus de vivacité.

Il est merveilleux de voir combien les Princes & les Rois font cas de cette amitié dont nous parlons. C'est souvent au point de mettre au hazard leur vie & leur autorité, dans le désir qu'ils ont de s'en assurer; car les Princes ne peuvent l'acque-

rir par la différence qu'il y a de leur fortune à celle de leurs sujets, s'ils n'en élèvent quelqu'un à leur portée, & s'ils n'en font, pour ainsi dire, leur égal, & leur compagnon ; ce qui est sujet pour eux à bien des inconveniens. Les langues modernes appellent les amis des princes, *favoris*, ou *Privados*, comme si elles vouloient marquer que ce n'est de leur part qu'une grace ou faveur, ou une simple permission d'approcher de leur personne avec plus de liberté : mais le terme des Romains en marque bien mieux l'usage & la vraie cause. Ils les nomment, *participes curarum*, & en effet c'est ce qui resserre particulièrement le nœud de l'amitié, & nous voions clairement, que non seulement les Princes foibles & sujets aux passions ont recherché cette

200 *Essais de Politique* ,
amitié , mais aussi les plus sages
& les plus grands politiques. Il
y en a eu qui ont favorisé quel-
ques-uns de leurs serviteurs à
un si haut point , qu'ils leur ont
donné , & ont reçu réciproque-
ment le nom d'ami. Ils ont mê-
me permis qu'on usât de même
terme en leur présence , &
pour les désigner l'un à l'autre.
Du tems que Sylla comman-
doit à Rome , il éleva Pom-
pée , qui depuis eut le nom de
Grand , à un si haut point d'au-
torité , que Pompée osa se van-
ter dans la suite , d'être plus
puissant que Sylla ; car , après
qu'il eût obtenu le Consulat
pour un de ses amis , contre la
volonté & malgré les brigues de
Sylla , celui-ci en ayant marqué
son dépit en parlant à Pompée ,
Pompée lui imposa silence en
quelque sorte ; car il termina
la conversation en lui disant

que la plûpart des hommes adoroient le soleil levant, plûtôt que le couchant. Decius Brutus eut tant de part à l'amitié de César, qu'il le nomma son héritier après son neveu, & il eut le crédit de l'attirer au Sénat où les conjurés l'attendoient pour lui donner la mort; car César étoit dans le dessein de renvoyer le Sénat, à cause de quelques mauvais présages, & sur-tout d'un songe de sa femme Calpurnie: mais Brutus le soulevant doucement de sa chaise, lui dit; qu'il espéroit qu'il n'attendroit pas que sa femme fût de bons songes pour aller au Sénat. Il étoit si avant dans les bonnes graces de César, qu'Antoine dans une lettre rapportée mot à mot par Cicéron, l'appelle l'*Enchanteur*, le *Sorcier*, comme s'il eût voulu dire, qu'il

202 *Essais de Politique*,
avoit charmé César. L'histoire
remarque qu'Auguste éleva
Agrippa, quoique d'une nais-
sance obscure, à un si haut dé-
gré d'honneur, qu'ayant con-
sulté un jour avec Mécénas sur
le choix qu'il vouloit faire d'un
mari pour sa fille Julie, Mécé-
nas prit la liberté de lui dire
qu'il falloit qu'il la mariât avec
Agrippa, ou qu'il le fît mou-
rir; qu'il n'y avoit point de mi-
lieu, au point d'élevation où il
l'avoit mis. Séjan étoit parve-
nu à une si grande amitié avec
Tibère, qu'on parloit de l'un
& de l'autre, comme s'ils n'a-
voient été qu'une même per-
sonne: & l'on trouve dans une
lettre que Tibère lui écrivit,
hac pro amicitia nostra non occul-
tavi. Aussi le Sénat pour con-
sacrer cette grande affection
de l'Empereur pour Sejan, fit
élever un autel à l'amitié, com-

me à une Déesse. Il y eut encore une extrême amitié entre Septimus Severus & Plantianus ; car Septimus obligea son fils aîné à épouser la fille de Plantianus qu'il soutenoit en toutes occasions , pendant même qu'il maltraitoit extrêmement son fils. Il écrivit aussi une lettre au Sénat , dans laquelle il y avoit ces paroles : *J'aime tant cet homme , que je souhaite qu'il me survive.* Si ces princes eussent été de l'humeur de Trajan ou de Marc-Aurele , on pourroit attribuer cette tendresse à un excès de bon naturel ; mais ceux dont je parle , étant si politiques & si sévères , on peut juger qu'ils trouverent que leur félicité , quoique montée en apparence au plus haut point , seroit cependant imparfaite , s'ils ne faisoient choix d'un ami. Et ce qu'il y a en-

202 *Essais de Politique*,
avoit charmé César. L'histoire
remarque qu'Auguste éleva
Agrippa, quoique d'une nais-
sance obscure, à un si haut dé-
gré d'honneur, qu'ayant con-
sulté un jour avec Mécénas sur
le choix qu'il vouloit faire d'un
mari pour sa fille Julie, Mécé-
nas prit la liberté de lui dire
qu'il falloit qu'il la mariât avec
Agrippa, ou qu'il le fît mou-
rir; qu'il n'y avoit point de mi-
lieu, au point d'élevation où il
l'avoit mis. Séjan étoit parve-
nu à une si grande amitié avec
Tibère, qu'on parloit de l'un
& de l'autre, comme s'ils n'a-
voient été qu'une même per-
sonne: & l'on trouve dans une
lettre que Tibère lui écrivit,
hæc pro amicitia nostra non occul-
tavi. Aussi le Sénat pour con-
sacrer cette grande affection
de l'Empereur pour Sejan, fit
élever un autel à l'amitié, com-

me à une Déesse. Il y eut encore une extrême amitié entre Septimus Severus & Plantianus; car Septimus obligea son fils aîné à épouser la fille de Plantianus qu'il soutenoit en toutes occasions, pendant même qu'il maltraitoit extrêmement son fils. Il écrivit aussi une lettre au Sénat, dans laquelle il y avoit ces paroles : *J'aime tant cet homme, que je souhaite qu'il me survive.* Si ces princes eussent été de l'humeur de Trajan ou de Marc-Aurele, on pourroit attribuer cette tendresse à un excès de bon naturel; mais ceux dont je parle, étant si politiques & si sévères, on peut juger qu'ils trouverent que leur félicité, quoique montée en apparence au plus haut point, seroit cependant imparfaite, s'ils ne faisoient choix d'un ami. Et ce qu'il y a en-

core de plus remarquable, c'est que ces Princes avoient des femmes, des fils, & des neveux; tout cela cependant ne peut pas suppléer à la douceur qui se trouve dans le commerce d'un véritable ami.

Je ne dois pas oublier ici ce que Philippe de Comines remarque du duc Charles le Hardy son premier maître; il ne voulut jamais, dit-il, communiquer ses affaires à personne qui vive, & encore moins les choses qui le travailloient dans l'ame. Il ajoute que cette humeur cachée augmenta encore dans les derniers tems de sa vie, & contribua à déranger son entendement: mais vraisemblablement Comines ne se fut pas trompé, s'il eût encore porté le même jugement de Louis XI. son second maître, à qui cette humeur sombre & cachée

servit
ses jo

Je

symb

obsc

ble

poin

voul

sauf

ceur

ami

con

nib

y u

con

cet

nic

eff

rec

nu

a p

à

ve

m

er

sert de bourreau sur la fin de ses jours.

Je trouve cette expression symbolique de Pitagore fort obscure, & cependant véritable : *Cor ne edito*, ne mange point ton cœur ; comme s'il vouloit dire par cette manière sauvage de s'expliquer, que ceux qui manquent de vrais amis avec lesquels ils puissent communiquer, sont des Cannibales de leur propre cœur. Il y a une chose admirable dans ce commerce de l'amitié, c'est que cette union, & cette communion d'un ami produit deux effets contraires, qui sont de redoubler la joie, & de diminuer les afflictions ; car il n'y a personne qui en faisant part à son ami de ce qui lui arrive d'heureux, ne sente augmenter sa joie par le récit qu'il en fait : & au contraire celui

206 *Essais de Politique,*

qui, pour ainsi dire, verse son cœur dans le sein de son ami, en lui racontant ses douleurs & ses afflictions, en sent diminuer le poids. Cela supposé, on peut dire avec raison que l'amitié produit dans l'esprit de l'homme les mêmes effets que les Alchimistes attribuent ordinairement à leurs poudres, & à leurs élixirs, dont les opérations (si on les en veut croire) bien que contraires en elles-mêmes, sont cependant toujours utiles à la santé & à la conservation de la nature. Mais pour prouver les avantages de l'amitié, nous n'avons pas besoin de recourir aux opérations de l'Alchimie; le cours ordinaire des choses naturelles peut en servir de preuve suffisante: car nous voyons que dans le corps, l'union nourrit & fortifie les actions naturelles, &

au c
rête
L'un
mêm
L
est a
tenc
pou
l'am
diffi
lard
elle
mié
bien
cur
ne
me
qu
am
lui
lé
fo
ra
ph
ar

au contraire elle affoiblit & arrête les impulsions violentes. L'union des esprits produit le même effet.

Le second fruit de l'amitié est aussi utile pour éclairer l'entendement , que le premier pour calmer les passions de l'ame. C'est l'amitié seule qui dissipe les nuages & les brouillards qui nous offusquent. C'est elle qui donne une vraie lumière à l'esprit , en chassant bien loin la confusion & l'obscurité de nos pensées ; & ceci ne doit pas s'entendre seulement d'un sage & fidele conseil qu'un homme reçoit de son ami. Mais il est certain que celui qui a l'esprit agité & brouillé de plusieurs pensées, sentira fortifier son entendement & sa raison , quand il ne feroit simplement que discourir avec son ami , & lui rendre compte de

208 *Essais de Politique*,

ce qui l'occupe ; car il débat ses pensées , il les range avec plus d'ordre , il voit mieux quelle face elles ont , quand elles sont exprimées par des paroles : enfin il devient , pour ainsi dire , plus prudent que soi-même ; & un raisonnement d'une heure fera plus d'effet sur son entendement , que la méditation d'un jour entier.

Thémistocles eut raison de dire au Roi de Perse , que les discours des hommes sont semblables à des tapisseries déployées & tendues , où l'on voit sans peine les figures & les portraits qu'elles contiennent ; mais que leurs pensées ressemblent à des tapisseries ployées & enpaquetées. Ce second fruit de l'amitié qui consiste à nous ouvrir l'esprit , ne paroît avoir lieu qu'avec les amis d'un jugement supérieur. Cependant
l'hom-

L'homme en se communiquant à un autre , peut s'instruire lui-même , en mettant ses pensées au jour : il les voit mieux , il éguise , pour ainsi dire , son esprit contre une pierre qui ne coupe point. En un mot , il seroit plus avantageux à l'homme de découvrir aux arbres & aux statues ce qui l'afflige dans l'ame , que de garder un obstiné silence. A présent pour mettre dans toute sa perfection ce second fruit de l'amitié , ajoutez ce dont nous avons déjà parlé , & qui est ce qui tombe le plus ordinairement sous les sens du vulgaire , je veux dire , le fidèle conseil d'un véritable & sage ami. Héraclite a eu raison de dire dans une de ses enigmes , que la lumière sèche étoit la meilleure ; & il est certain que la lumière que l'on reçoit par le conseil d'un ami , est ordinairement

210 *Essais de Politique*,

rement plus sèche & plus pure que celle qu'on peut tirer de son propre entendement, qui est toujours arrosé ou teint par nos passions: de manière qu'il y a autant de différence entre les conseils qu'on reçoit d'autrui & celui qu'on se donne à soi-même, qu'il y en a entre le conseil d'un ami, & celui d'un flatteur: car l'homme est toujours à lui-même son plus grand flatteur; & il n'est point de meilleur remède contre cette flatterie, que la liberté d'un ami.

Il y a deux sortes de conseils; l'un pour les mœurs, & l'autre pour les affaires. A l'égard du premier, les avis sincères d'une personne qui nous aime, est le meilleur préservatif dont on puisse user pour conserver un cœur sain. Se rendre à soi-même un compte trop exact & trop sévère de ses propres ac-

tions , est quelquefois une médecine plus violente qu'il ne faut , & trop corrosive. La lecture des livres de morale n'a pas souvent la force nécessaire pour nous instruire à fond. Observer nos fautes , & les considérer en autrui , comme dans un miroir , a aussi l'inconvenient du miroir qui ne rend pas toujours les images justes. Mais le conseil d'un véritable ami , est sans comparaison le meilleur antidote qu'on puisse prendre. C'est une chose étonnante de considérer dans combien de fautes grossières & d'absurdités tombent beaucoup de personnes , & principalement les grands , pour n'avoir pas un ami qui les avertisse à propos. Telles gens , dit saint Jacques , imitent ceux qui se regardent dans un miroir , & qui oublient aussi-tôt leur propre figure.

212 *Essais de Politique ;*

A l'égard des affaires , c'est un vieux proverbe , *que deux yeux voient mieux qu'un*. Il est certain aussi que celui qui regarde jouer , voit mieux les fautes que celui qui joue ; enfin qu'on tire mieux d'un mousquet appuyé sur une fourchette , que s'il étoit appuyé sur le bras ; & de même qu'on est mieux conseillé par un ami , que si on avoit la folle imagination de se croire seul capable de tout , & qu'on ne voulût être aidé de personne ; car il est indubitable que le conseil dirige & assure les affaires. Mais si quelqu'un s'avise de prendre conseil par parties , c'est-à-dire , de différentes personnes , ou sans exposer toute l'affaire , je ne dirai pas qu'il fasse mal absolument , c'est-à-dire , qu'il ne fasse peut-être mieux que celui qui ne prend

conseil de personne , mais il s'expose à deux grands dangers: l'un de n'être pas conseillé fidèlement , parce que celui à qui il s'adresse n'étant pas véritablement son ami , il ne pensera qu'à son intérêt particulier ; l'autre de recevoir des conseils nuisibles ou qui seront pour le moins mêlés de bien & de mal , & peut-être sans que celui qui les donne le fasse par mauvaise intention : de même que si nous appellons un médecin expert dans la maladie que nous avons , mais qui ne connoisse pas notre tempérament , nous courons risque qu'en nous soulageant d'un côté , il ne nous nuise de l'autre ; & que pour guérir la maladie , il ne tue le malade. Un véritable ami n'en use point ainsi : au contraire, nous connoissant à fond , il aura soin de nous

214 *Essais de Politique,*

donner des remèdes si convenables à notre compulsion, qu'ils ne nous feront pas tomber dans de nouveaux accidens. Tout cela sont des raisons pour ne pas compter sur ces derniers conseils qui sont plus propres à séduire ou à ébloüir, qu'à remédier en effet aux affaires.

A ces deux excellens effets de l'amitié qui sont l'union des affections & le support de l'entendement, se joint le troisième que je compare à une grenade pleine de plusieurs petits grains; car on trouvera dans l'amitié plusieurs petits secours dans toutes les occurrences de la vie. Mais la meilleure manière d'en comprendre tous les divers usages, c'est d'examiner combien de choses nous ne pouvons pas faire par nous-mêmes; & par-là nous appercevrons que les Anciens ne dirent pas

assez
un a
sou
pou
L
sou
sez
des
à co
fam
mai
tres
cel
peu
sou
apr
un
de
co
ce
le
qu
&
r'i
sq

assez en disant ; *qu'un ami étoit un autre soi-même*, puisque très-souvent un ami peut faire plus pour nous, que nous-mêmes.

Les hommes sont mortels, & souvent leur vie ne dure pas assez pour voir l'accomplissement des desseins qu'ils ont eû le plus à cœur ; comme d'établir leurs familles, de mettre la dernière main à quelque ouvrage, & autres choses semblables. Mais celui qui a un véritable ami, peut s'assurer que ce qu'il a souhaité ne sera pas oublié après lui ; & de cette manière un homme a, pour ainsi dire, deux vies en sa puissance. Un corps ne peut occuper qu'une certaine place : cependant par le moien de l'amitié, il semble que chaque faculté se double & se multiplie. Combien y a-t'il de choses qu'un homme ne sçauroit faire ni dire lui-même

216 *Essais de Politique,*

avec bienfiance ? On ne peut parler de son propre mérite , ni se louer soi-même sans être accusé de vanité ; on ne sçauroit aussi quelquefois s'abaisser jusqu'à demander une grace à quelqu'un , & plusieurs autres choses de cette nature : mais ce qui feroit rougir celui que l'affaire regarde directement , a toujours bonne grace dans la bouche de son ami. Il y a encore d'autres bienfiances qu'un homme est obligé de garder. Il ne peut parler à son fils, qu'en qualité de pere ; à sa femme , que comme mari ; à son ennemi , que comme ennemi , au lieu qu'un ami parle suivant que l'occasion le demande, sans que rien l'arrête ni l'embarasse. Mais je ne finirois jamais , si je voulois mettre ici tous les services qu'on peut tirer de l'amitié. Cette dernière
maxime

maxi
Lors
jouie
qu'il
néce
part.



maxime le fera comprendre.
Lorsqu'un homme ne peut pas
jouer seul son personnage, &
qu'il n'a point d'ami, il faut de
nécessité qu'il abandonne la
partie.





D E L A
D I F F O R M I T É .

LES personnes difformes se vangent ordinairement de la nature. La nature leur a été contraire ; ils sont à leur tour contraires à la nature , comme dit l'Ecriture, & ils n'ont aucune affection naturelle. Il est certain qu'il se trouve toujours beaucoup de rapport entre le corps & l'esprit. Lorsque la nature erre dans l'un , il est rare qu'elle n'erre aussi dans l'autre. *Ubi peccat in uno , periclitatur in altero.* Mais comme il y a élection dans l'homme pour la forme de son esprit, & nécessité pour celle de son

corps , les inclinations naturelles peuvent être vaincues par l'application & par la vertu. On ne doit donc pas regarder la difformité comme un signe assuré d'un mauvais naturel , mais comme une cause qui manque rarement son effet. Quiconque a un défaut personnel qui l'expose au mépris , a aussi un éguillon qui le presse continuellement de se délivrer du mépris ; c'est pour cela que les difformes sont toujours audacieux , d'abord pour leur propre défense , & ensuite par habitude. Ils ont aussi beaucoup d'adresse à découvrir les défauts & les foiblesses des autres , pour trouver de quoi se vanger. La difformité qui les fait regarder avec mépris par leurs supérieurs , diminue la jalousie & les soupçons qu'ils pourroient conserver contre eux ,

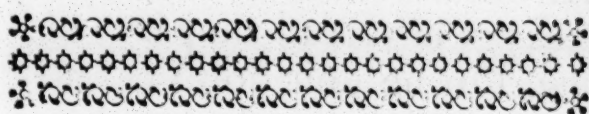
elle endort aussi l'émulation de leurs compétiteurs , qui ne sçauroient s'imaginer qu'ils puissent s'avancer jusqu'à ce qu'ils les voient tout d'un coup en place. Ainsi avec un grand génie, la difformité est un avantage pour s'élever.

Les Rois avoient anciennement & ont encore aujourd'hui dans quelque pays beaucoup de confiance aux eunuques , parce que ceux qui sont méprisables à tous , ont ordinairement plus de fidélité pour un seul ; mais on les regarde plutôt comme de bons espions & des rapporteurs adroits , que comme des gens propres pour le ministère ou pour la magistrature. Les difformes leur ressemblent : & ceci se rapporte à ce que nous avons déjà dit , qu'il est certain , lorsqu'ils ont de l'esprit , qu'ils ne négligent

rien
soit
me.
ton
fois
cell
ger
Gif
pou
cra

rien pour se délivrer du mépris, soit par la vertu, ou par le crime. On ne doit donc pas s'étonner s'il s'en trouve quelquefois qui sont des hommes excellens, comme Agesilaus, Zonger fils de Soliman, Esope, Gisca président du Perou. On pourroit peut-être ajoûter Socrate & beaucoup d'autres.





DE LA VERITE.

QU'EST-CE que la vérité, disoit Pilate en se moquant, & sans vouloir écouter la réponse ? Il y a des gens qui aiment le doute, & qui regarderoient comme un esclavage d'être assurés de la vérité. Ils veulent jouir du libre arbitre à l'égard de leurs pensées, de même qu'à l'égard de leurs actions. Quoique cette secte de philosophes qui faisoient profession de douter de toutes choses ne subsiste plus à présent, on voit encore certains esprits qui semblent attachés aux mêmes principes, & dont l'inclination est pareille, mais ils n'ont pas la force des anciens;

ce n'est pas la difficulté & le travail extrême qu'il en coûte pour trouver la vérité , ni le frein qu'elle met à nos pensées, lorsqu'on l'a trouvée, qui donne le goût pour le mensonge, mais un amour naturel, quoique dépravé , pour le mensonge même. Un Philosophe des plus modernes de l'école Grecque examine & paroît embarrassé à trouver la raison pourquoi les hommes aiment le mensonge, qui ne leur donne pas du plaisir, comme ceux des Poètes , ni du profit , comme ceux des marchands, mais uniquement pour le mensonge même. Pour moi je crois que comme le grand jour convient moins pour les jeux du théâtre que la lumière des flambeaux, ainsi la vérité n'est pas si propre que le mensonge pour les bagatelles de ce monde , &

224 *Essais de Politique,*

plaît moins par conséquent à la plupart des hommes. La vérité est une belle perle qui a beaucoup d'éclat ; mais si on ne la met pas dans son jour , elle brille moins que les pierres du plus bas prix. Certainement un mélange de mensonge ajoute toujours quelque plaisir. Il n'est pas douteux que si l'on ôtoit de l'esprit de l'homme les vaines opinions , les espérances flatteuses , les fausses préventions , les imaginations faites à plaisir , il ne tombât dans la mélancolie , le chagrin , & l'ennui. Un des peres dont la sévérité me semble extrême dans cette occasion , appelle la Poësie , *vinum demonum* , parce qu'elle remplit l'imagination de choses vaines ; elle n'est cependant que l'ombre du mensonge. Mais ce n'est pas le mensonge qui passe par l'esprit qui

fait le mal , c'est celui qui y entre , & qui s'y fixe , comme celui dont nous avons parlé.

De quelque manière qu'il en soit du jugement & des affections dépravées de l'homme , la vérité qui est seule son juge nous apprend que celui qui comme son amant la recherche , la connoît , la souhaite , & en jouit , possède le plus grand bien de la nature humaine.

La première chose que Dieu créa dans l'univers fut la lumière des sens , & la dernière celle de la raison ; l'illumination de l'esprit de l'homme est son ouvrage perpétuel. Il créa premièrement la lumière sur la face de la matière , & puis sur la face de l'homme , & il répandit toujours de la lumière sur ses élus. Un Poète qui a été l'ornement d'une secte de Phi-

226 *Essais de Politique*,
losofhes , d'ailleurs inférieure
aux autres, dit avec raison: Quel
plaisir de contempler du rivage
des vaisseaux battus de la tem-
pête ? Quel plaisir de voir du
haut d'un château une bataille,
& ses divers événemens ? Mais
quel plaisir est égal à celui d'être
sur le sommet de la vérité,
montagne presque inaccessible,
où l'air est toujours serein;
& considérer de-là les erreurs,
les égaremens, les brouillards,
& les tempêtes , pourvû qu'on
les regarde d'un œil compatif-
fant, & non pas avec orgueil.
Certainement lorsque l'esprit
humain est mû de la charité,
qu'il se repose sur la Providen-
ce, & qu'il tourne sur l'axe de
la vérité , il s'élève jusqu'au
ciel pendant cette vie. Mais
passons de la vérité théologi-
que & philosophique, à la véri-
té , ou plutôt à la bonne foi

dans
qui
peuv
plus
re h
L
ress
le à
cile
nue
hon
& p
tag
laq
mé
d'e
qu
&
eff
&
m
l'é
la
vi

dans les affaires. Ceux-mêmes qui ne la pratiquent pas , ne peuvent nier qu'elle ne soit le plus grand honneur de la nature humaine.

La fausseté dans les affaires ressemble au plomb qu'on mêle à l'or , qui rend l'or plus facile à travailler , mais qui diminue de sa valeur. Quoi de plus honteux que d'être juge faux & perfide ! Aussi lorsque Montagne cherche la raison pour laquelle les menteurs sont si méprisés , il dit avec beaucoup d'esprit ; *que c'est parce que celui qui ment fait le brave avec Dieu , & le poltron avec les hommes*. En effet , un menteur insulte Dieu & s'humilie devant les hommes.

On ne peut mieux exprimer l'énormité de la fausseté & de la perfidie , qu'en disant que ces vices combleront la mesure ,

228 *Essais de Politique,*
& feront , pour ainsi dire , les
dernières trompettes qui ap-
pelleront le jugement de Dieu
sur les hommes. Il est écrit,
lorsque le Sauveur du monde
reviendra , *non reperturum fidem*
super terram.



non
non

DI

C

que
cier
nen
soul
nen
l'ad
dar
rab
fus
rac
pri
qu

qu
be
gr
la

DE L'ADVERSITÉ.

CECI est une des plus belles sentences de Sénèque, & digne d'un vrai Stoïcien. Les biens qui nous viennent de la prospérité, se font souhaiter ; mais ceux qui viennent de l'adversité, attirent l'admiration. *Bona rerum secundarum optabilia, adversarum mirabilia.* Si tout ce qui est au-dessus de la nature s'appelle miracle, il est certain que c'est principalement dans l'adversité qu'on en voit.

Cette autre pensée de Sénèque est encore fort belle (trop belle pour un Payen) : *La vraie grandeur est d'avoir en même tems la foiblesse de l'homme, la & force*

230 *Essais de Politique,*
de Dieu. C'est une pensée poétique, & la Poësie fait briller davantage cette sorte de sublime : aussi les Poëtes s'en sont-ils servis. Leur fiction d'Hercule, qui semble nous peindre l'état du chrétien, est en effet la même pensée. Ils disent que lorsqu'Hercule fut détacher Prométhée, qui représente la nature humaine, il traversa l'Océan dans un vase de terre. C'est donner une vive idée de la résolution, qui, dans la chair fragile, surmonte les tempêtes de ce monde. Mais laissons ces images si relevées.

La vertu de la prospérité est la tempérance ; la force est celle de l'adversité ; & dans la morale, la force est la plus héroïque des vertus. La prospérité est la bénédiction du vieux Testament : l'adversité celle du nouveau, comme une marque plus

assur
mêm
si o
Dav
legie
le p
plus
flict
de S
I
fana
L'a
& f
dar
gai
dav
cur
Le
à e
fer
de
qu
L
les
tu

assurée de la faveur de Dieu : & même dans le vieux Testament, si on regarde aux Poësies de David , on y trouve plus d'Elegies que de réjouissances. Et le pinceau du saint-Esprit a plus travaillé à peindre les afflictions de Job , que la félicité de Salomon.

La prospérité n'est jamais sans crainte & sans dégoûts. L'adversité a ses consolations & ses espérances. On remarque dans la peinture qu'un ouvrage gai sur un fond obscur plaît davantage , qu'un ouvrage obscur & sombre sur un fond clair. Le plaisir du cœur a du rapport à celui des yeux. La vertu est semblable aux parfums qui rendent une odeur plus agréable , quand ils sont agités & broyés.

La prospérité découvre mieux les vices , & l'adversité les vertus.



DE LA
VENGEANCE.

LA vengeance est une sorte de justice injuste ; plus elle est naturelle , plus les loix doivent s'attacher à la déraciner. L'injure offense la loi , mais la vengeance de l'injure empiète & s'arroe le droit de la Justice. En se vengeant , on se rend égal à son ennemi ; en lui pardonnant , on se montre son supérieur. C'est une vertu de Prince de sçavoir pardonner. Salomon dit : *Il est glorieux de mépriser une offense , ce qui est passé est sans remède ; le présent & l'avenir , fournissent aux hommes sages assez d'occupation.* Ceux qui s'occupent de
ce

ce qui est passé , s'occupent de bagatelles & de choses inutiles. Personne ne fait une injure pour l'injure même ; mais pour le profit , pour le plaisir , ou pour l'honneur qu'il compte qu'il lui en reviendra. Me fâcherai-je donc contre un homme , parce qu'il s'aime mieux que moi ? Mais s'il m'offense uniquement par mauvais naturel , il est en cela semblable aux épines qui piquent , parce qu'elles ne peuvent faire autrement.

La vengeance contre les offenses où les Loix ne remédient point , est la plus permise. Mais qu'on prenne garde aussi qu'elle soit telle , qu'il n'y ait point de punition par les loix ; autrement votre ennemi aura double avantage.

Il y a des personnes qui négligent une vengeance obscu-

234 *Essais de Politique,*

re, & qui veulent que leur ennemi sçache d'où lui vient le coup. Cette vengeance est la plus généreuse. Alors il paroît que vous cherchez moins à faire du mal à votre ennemi, qu'à l'obliger à se repentir. Mais ceux qui sont d'une nature basse & poltrone, ressemblent à des flèches tirées pendant la nuit. Cosme duc de Florence trouvoit que les offenses d'un ami perfide étoient impardonnables. *Il nous est commandé, disoit-il, de pardonner à nos ennemis, mais nullement à nos amis.* L'esprit de Job est plus digne de louange. Il dit, *qu'ayant reçu le bien de la main de Dieu, nous devons, sans nous plaindre, en recevoir le mal; & c'est ce que nous pouvons dire en quelque sorte des amis qui nous abandonnent.* Celui qui médite une vengeance, empê-

che ses propres blessures de se fermer.

Le public est ordinairement heureux dans ses vengeances. La mort de César, celle de Pertinax, & de plusieurs autres, en sont des preuves. Mais il n'en est pas de même des vengeances particulières. Les personnes d'un esprit vindicatif, sont la plûpart comme les sorciers, qui font des malheureux; mais qui à la fin sont malheureux eux-mêmes.





DE L'ATHEISME.

JE croirois plutôt toutes les fables de l'Alcoran & du Talmuth , que de croire qu'il n'y a pas un Esprit qui a créé & qui gouverne le monde. Aussi Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre les Athées , parce que ses ouvrages doivent suffire. Il est vrai qu'un peu de Philosophie fait incliner à l'Athéisme ; mais un plus grand sçavoir dans la Philosophie , ramene l'esprit à la connoissance d'un Dieu. Celui qui considérera les causes secondes séparées & desunies , pourra s'y borner & n'aller pas plus loin ; mais s'il les observe liées & enchaînées les unes aux autres ,

il est forcé d'avoir recours à une sagesse infinie qui a créé le tout , & qui en maintient l'arrangement. Enfin il est obligé de reconnoître un Dieu. L'école la plus suspecte d'Athéisme est celle en quelque sorte qui prouve davantage qu'il y a un Dieu , je veux dire l'école de Leucippe , de Démocrite , & d'Epicure ; car il me paroît moins absurde de penser que quatre élémens changeans & muables , & une cinquième essence immuable , placée dûment & de toute éternité , puisse se passer d'un Dieu , que de me figurer suivant leur opinion , qu'un nombre infini d'atômes & de semences , par un secours purement fortuit , ont pû sans la direction d'un Dieu , produire cet ordre & cette beauté de l'Univers.

238 *Essais de Politique,*

La sainte Ecriture dit : *Dixit insipiens in corde suo , non est Deus.* Elle ne dit pas qu'il le pense, mais qu'il se le dit lui-même, plutôt comme une chose qu'il souhaite, que comme une chose dont il est persuadé. Personne ne nie la Divinité que ceux qui croient avoir intérêt qu'il n'y en ait point ; & rien ne prouve davantage que l'Athéisme est plutôt sur les lèvres que dans le cœur, que de voir que tous les Athées aiment à parler de leur opinion, comme s'ils cherchoient l'approbation des autres pour s'y fortifier. On en voit aussi qui tâchent de se faire des disciples de même que les autres sectes ; & il s'en est trouvé, ce qui est plus encore, qui ont mieux aimé mourir, que de renoncer à leur opinion. S'ils croient qu'il n'y a pas de Dieu,

de quoi se mettent-ils en peine ? On prétend qu'Epicure n'enseigna qu'il y avoit des êtres heureux qui jouissent d'eux-mêmes sans prendre part à ce qui se passe dans le monde , que pour ne pas hazarder sa réputation ; mais qu'au fond il ne croioit pas en Dieu , & qu'il voulût cependant s'accommoder au tems. On l'accuse à tort. Ces paroles de lui sont divines : *Non deos vulgi negare prophanum , sed vulgi opiniones diis applicare prophanum.* Platon même n'eût pas pû mieux dire. D'où il paroît que quoiqu'Epicure eût l'audace de nier l'administration des dieux, il ne pouvoit cependant nier leur nature. Les Americains n'ont point de terme qui signifie Dieu, quoiqu'ils aient des noms pour chacun de leurs dieux. On peut inferer de-là

240 *Essais de Politique,*

que les nations les plus barbares, sans comprendre la grandeur de la Divinité, en ont cependant une idée imparfaite; de sorte que les Sauvages s'unissent avec les plus grands Philosophes contre les Athées.

Un Athée contemplatif ne se trouve guères, il y a Diogore, Bion, Lucien peut-être, & peu d'autres, encore que sçait-on s'ils ne le paroissent pas plus qu'ils ne le sont? En effet tous ceux qui combattent une religion, ou une superstition reçue, sont toujours accusés d'Athéisme par le parti contraire. Mais les plus grands Athées sont les hypocrites qui manient les choses saintes sans aucun sentiment de religion: de manière qu'il faut à la fin que leur conscience se cauterise.

Ceux qui nient la Divinité, détruisent ce qu'il y a de plus noble

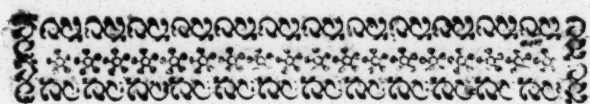
noble en l'homme. Certainement l'homme ressemble aux bêtes par le corps ; & si par son ame il ne ressembloit pas à Dieu , ce seroit un animal vil & méprisable : ils détruisent aussi l'élevation & la magnanimité de la nature humaine. Regardez un chien , combien il montre de courage & de générosité , lorsqu'il se trouve soutenu de son maître qui lui tient lieu de Dieu , ou d'une nature supérieure. Son courage est manifestement tel , qu'il ne sçauroit l'avoir à ce point sans la confiance qu'il a en une nature meilleure que la sienne. De même , l'homme qui se repose & qui met ses espérances en Dieu , en tire une force & une vigueur , à laquelle sans cette confiance il ne sçauroit atteindre. Ainsi comme l'athéisme est digne de haine en tou-

242 *Essais de Politique,*

tes choses , il la mérite encore plus en ce qu'il prive la nature humaine de l'unique moien qu'elle a de s'élever au-dessus de sa foiblesse. Comme il produit cet effet sur les particuliers , il le produit de même sur les nations entières. Jamais peuple n'a égalé celui de Rome en magnanimité. Ecoutez ce que dit Ciceron :

Quam volumus licet, Patres Conscripti, nos amemus, tamen nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus Gentis & terra domestico, nativoque sensu Italos & Latinos, sed pietate ac religione, atque hac unâ sapientiâ quod decrum immortalium nomine omnia regi, gubernarique perspeximus omnes Gentes, Nationesque superavimus.





DE LA
SUPERSTITION.

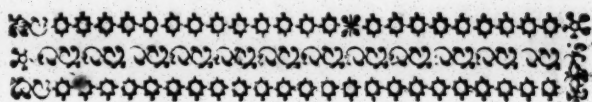
LA superstition sans voile est difforme : & comme la ressemblance d'un singe avec un homme fait paroître cet animal plus laid , la ressemblance de la superstition avec la religion la fait paroître aussi plus difforme. De même encore que les meilleures viandes se corrompent & se changent en petits vers , la superstition change la bonne discipline , & les coûtures vénérables en momeries & en cérémonies superficielles.

Quelquefois on tombe dans une sorte de superstition pour vouloir éviter la superstition.

244 *Essais de Politique,*

C'est ce qui arrive lorsqu'on cherche à s'éloigner de celle qui est déjà reçue. Il faut tâcher d'éviter l'effet des mauvaises médecines qui détruisent les bonnes humeurs en même tems que les mauvaises. Cela arrive ordinairement quand le peuple est le réformateur.





DE LA
BONTE' NATURELLE ,
ET ACQUISE.

J'ENTENS par bonté une qualité naturelle qui fait qu'on souhaite du bien aux hommes. Les Grecs l'appellent *Philantropia*. Le terme d'humanité ne l'exprime pas assez. J'appelle bonté, l'habitude de faire du bien ; & bonté naturelle, l'inclination à faire du bien. Celle-ci est la plus grande de toutes les vertus, & le caractère de la Divinité. Sans elle l'homme ne seroit qu'un animal inquiet, méchant, malheureux, une espèce d'insecte nuisible.

La bonté morale répond à la

246 *Essais de Politique* ,

charité Chrétienne ; elle n'est point sujette à l'excès , mais à l'erreur. Une ambition excessive a causé la chute des Anges. Un désir de science excessif a fait chasser l'homme du Paradis ; mais dans la charité , il ne sçauroit y avoir d'excès. Par elle les Anges ni les hommes ne courent aucun risque.

L'inclination à la bonté est enracinée dans la nature humaine : lorsqu'elle ne trouve pas à s'exercer envers les hommes , elle s'exerce envers les bêtes. On peut le remarquer chez les Turcs, ils font des aumônes aux chiens & aux oiseaux. Busbecq rapporte là-dessus, qu'un orfèvre Venitien courut risque à Constantinople d'être lapidé par le peuple, pour avoir mis un baillon au long bec d'un oiseau. Cependant cette vertu de bonté & de cha-

rité a ses erreurs. Les Italiens ont un mauvais proverbe , qui dit : *Tanto buono che non vale niente.*

Pour éviter le scandale & le danger , il est bon de sçavoir les erreurs d'une habitude si excellente. Chercher les biens d'autrui sans se laisser séduire à son air composé ; c'est une foiblesse dont une ame timorée se rend quelquefois esclave. Ne jettez pas une perle au coq d'Esopé, qui seroit plus content & plus heureux avec un grain de blé. Vous avez l'exemple de Dieu pour vous instruire. *Pluvia sua rigat , sole suo irradiat justos ac injustos.* Mais il ne dispense pas également sur tous les hommes les richesses & les honneurs. Des bienfaits communs doivent être communiqués à tout le monde ; mais il faut du choix pour les particu-

liers. En faisant la copie, prenez garde de ne pas rompre l'original : l'amour de nous-mêmes est l'original. Suivant la théologie, celui du prochain est la copie. *Vende omne quod habes, atque elargire pauperibus, & sequere me.* Mais ne vendez pas tout ce que vous avez sans venir à ma suite : c'est-à-dire, si ce que vous attendez, n'est pas pour vous un bien plus considérable, que ce que vous abandonnez : autrement pour grossir le ruisseau, vous taririez la source.

Non seulement il y a une habitude de bonté dirigée par la raison, mais il y a aussi dans quelques personnes une disposition naturelle à faire du bien, comme en d'autres une envie naturelle de nuire.

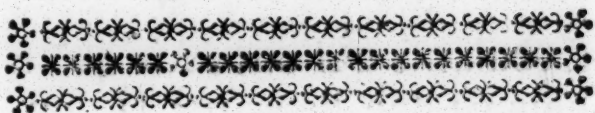
La malignité simple consiste à paroître de mauvaise humeur,

à avoir l'esprit chagrin , être sujet à contredire , difficile à manier , &c.

Mais l'autre espèce de malignité qui est plus forte , porte à l'envie. Ceux qui y sont sujets , tirent leur plus grand plaisir des malheurs d'autrui , & les augmentent autant qu'il leur est possible, pires que les chiens qui léchoient les plaies du Lazare , & semblables aux mouches qui s'attachent sur les blessures , & les corrompent davantage. Ce sont des Misantropes , qui sans avoir dans leur jardin cet arbre si commode de Timon , voudroient cependant mener pendre tous les hommes ; mais on peut en faire de bons politiques , de même que le bois courbé est propre pour faire des vaisseaux destinés à être agités , mais non pas pour des maisons qui restent en place.

250 *Essais de Politique,*

Il y a plusieurs marques différentes de bonté. Si un homme est empressé & obligeant pour les Etrangers , il fait voir qu'il est citoyen du monde. S'il a de la compassion pour les afflictions des autres , il montre que son cœur est semblable à cet arbre noble qui est blessé lui-même , lorsqu'il donne le baume ; s'il pardonne & s'il oublie facilement les offenses , c'est une marque que son ame est au-dessus des injures : s'il est sensible aux petites graces , c'est une preuve qu'il ne regarde qu'à l'intention. Mais sur-tout s'il a la perfection de saint Paul , qui souhaitoit d'être anathême en Jesus-Christ pour sauver ses freres , c'est une marque d'une nature divine , & une espèce de conformité à Jesus-Christ même.



DE LA MORT.

LES hommes craignent la mort , comme les enfans l'obscurité ; & comme cette crainte naturelle dans les enfans est augmentée par les fables qu'on leur raconte , on augmente de la même manière dans l'esprit des hommes la crainte qu'ils ont de la mort.

C'est une chose louable de méditer sur la mort , si on la regarde comme une punition du péché , ou comme un passage à une autre vie. Mais c'est une foiblesse de la craindre , si on la regarde simplement comme le tribut qui est dû à la nature.

Il entre souvent de la vanité & de la superstition dans les

méditations pieuses. Il y a des spéculatifs qui ont écrit qu'un homme doit juger par la douleur qu'il souffre quelquefois par un petit mal au doigt , combien est grande la douleur que cause la mort , lorsque tout le corps se corrompt & se dissout. Mais souvent la fracture d'un membre cause plus de douleur que la mort même : les parties les plus vitales ne sont pas les plus sensibles.

Celui qui a dit (en parlant simplement comme philosophe) que l'appareil de la mort effraie plus que la mort même , a eu raison à mon sens. Les gémissemens , les convulsions , la pâleur , les pleurs de nos amis , & la noire préparation des obsèques , c'est ce qui rend la mort terrible.

On doit remarquer que toutes les passions ont plus de force

sur l'esprit de l'homme que la crainte de la mort ; elle nedoit pas être un ennemi si redoutable , puisque nous avons toujours en nous de quoi la vaincre. La vengeance triomphe de la mort , l'amour la méprise , l'honneur la recherche , la douleur la souhaite comme un refuge , la peur la dévance , & la foi la reçoit avec joie. Nous lisons même que lorsqu'Othon se fût tué , la pitié qui est la plus foible des passions engagea plusieurs de ceux qui lui étoient attachés de se tuer par compassion pour lui. Senéque ajoute à ceci l'ennui & le chagrin. *Songez* , dit-il , *combien de tems vous avez fait la même chose*. Parmi les anciens Payens les hommes courageux & d'un génie supérieur se préparoient de changer peu à l'approche de la mort : ils conservoient jusqu'au der-

254 *Essais de Politique,*

nier moment le même caractère d'esprit. Auguste mourut en disant une politesse : *Livia conjugii nostri memor, Vive & vale.* Tibère en dissimulant : *Les forces*, dit Tacite, *manquoient à Tibère, mais non pas la dissimulation.* Vespasien en raillant, étant à sa chaise, & se sentant défaillir, dit : *Vraiment, je crois que je deviens un dieu.* Les derniers mots de Galba furent une sentence : *Frappez, si c'est pour le bien du peuple Romain; & en même tems il tendit le col.* Sévère en faisant ses dépêches : *Allons, dépêchons, si j'ai encore quelque chose à faire.* Il en est de même de beaucoup d'autres.

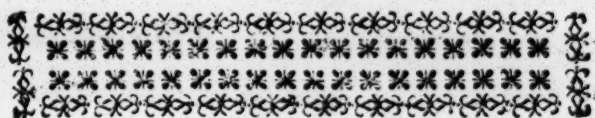
Les Stoïciens se donnent trop de soins pour nous soulager de la crainte de la mort. Ils l'ont rendue plus terrible par leurs grands préparatifs. J'approuve davantage celui qui place tout

simplement la fin de la vie entre les offices de la nature. Il est aussi naturel de mourir que de vivre, & peut-être on souffre autant en naissant qu'en mourant. Celui qui meurt occupé de quelque grand dessein, dont il souhaite avec passion l'accomplissement, peut se comparer à celui qui ne sent pas la douleur d'une blessure dans la chaleur d'une bataille. Mais sur-tout il n'y a rien de plus doux que de pouvoir chanter *nunc dimittis*, quand on est parvenu à un but digne d'estime & de gloire. La mort produit encore ce bon effet : elle ouvre la porte à la renommée, & détruit l'envie. *Extinctus amabitur idem*. Le même homme sera aimé après sa mort. Ainsi pensoient les Philosophes du Paganisme. Mais malheur à celui qui à la mort n'auroit que de telles consolations, puis-

255 *Essais de Politique ;*
qu'il n'y a que la vraie reli-
gion qui puisse en procurer de
solides.



DE



DE LA
JEUNESSE,
ET DE LA
VIEILLESSE.

UN homme peut être jeune en années & vieux en heures , s'il n'a pas perdu son tems. Cela arrive rarement. La jeunesse ressemble aux premières pensées qui le cedent en prudence aux secondes. Car les pensées ont aussi leur jeunesse.

La jeunesse est fertile en inventions plus que la vieillesse. Elle est aussi féconde en imaginations vives , & qu'on prendroit quelquefois pour des inspirations.

Les esprits très-vifs , pleins

Y

258 *Essais de Politique*,
d'ardeur & de désirs violens,
ne sont propres pour les affaires
qu'après que leur jeunesse
est passée, comme on peut le
remarquer de Jules César, &
de Septime Sévère. On dit du
dernier : *Juventam egit erroribus,*
imò favoribus plenam. Il a été
cependant un des plus grands
Empereurs. Mais un esprit
flegmatique & rassé peut fleurir
dès sa jeunesse : nous avons
pour exemple, Auguste, Cosme
de Medicis, Gaston de Foix, &
d'autres. Quand le feu & la vivacité
de la jeunesse se trouvent joints
à un âge mûr, c'est une excellente
composition pour les affaires.
La jeunesse est plus propre à
imaginer, qu'à raisonner ; à
exécuter, qu'à délibérer ; &
pour les nouveaux projets, que
pour les affaires établies : car
il y a des cas où les personnes
d'un âge avancé peuvent

tirer avantage de leur expérience ; mais dans les affaires toutes neuves , elles les préoccupent & les arrêtent.

Les erreurs des jeunes gens les portent souvent à la destruction ; celles des vieillards sont différentes. Ils manquent ordinairement en ne faisant pas assez, ou assez-tôt.

Les jeunes gens embrassent plus qu'ils ne peuvent atteindre , ils émeuvent plus qu'ils ne sçauroient résoudre , ils volent au fait sans examiner assez les moiens , ils suivent en aveugles des principes qu'ils ont pris par hazard , ils tentent les remèdes extrêmes dès le commencement , ils introduisent des nouveautés qui attirent des inconveniens qu'ils n'ont pas prévûs , ils ne veulent point avouer ni retracter leurs erreurs ; & par-là ils les redou-

260 *Essais de Politique,*

blent , & se jettent plus vîte dans le précipice , comme un cheval qui ne veut ni tourner ni arrêter.

Les vieillards font trop d'objections , consultent trop longtems , craignent trop les dangers , chancelent , & se repentent avant d'avoir failli , & menent rarement une affaire à sa perfection. Ils se contentent d'un succès médiocre. Un mélange des deux auroit de grands avantages ; pour le présent , les qualités des uns suppléeroient au défaut des autres ; pour l'avenir , la modération des vieux seroit une instruction pour les jeunes. Enfin cet assemblage si bon en lui-même produiroit encore de bons effets à l'extérieur , parce que les vieillards ont l'autorité pour eux , & les jeunes gens la faveur , & plus de popularité.

Peut-être la jeunesse a-t'elle l'avantage dans la morale, & les vieillards dans la politique. Un certain Rabin sur le texte *juvenes vestri videbunt visiones, & senes vestri somniabunt somnia*, infère que les jeunes gens sont admis plus près de Dieu que les vieillards, parce qu'une vision est une révolution plus manifeste qu'un songe.

Plus on s'imbibe du monde, plus on doit s'en enivrer. La vieillesse perfectionne le raisonnement, plus qu'elle ne corrige les désirs ou la volonté.

Il y a des esprits prématurés qui deviennent insipides dans la suite, qui sont trop aigus, & qui perdent leur pointe, comme il arriva au Rhéteur Hermogene, qui a fait des livres très-subtils, & qui devint ensuite hebété. De même encore ceux dont les facultés natu-

262 *Essais de Politique,*

relles conviennent mieux à la jeunesse qu'à un âge avancé, comme une éloquence trop fleurie. Cicéron le remarque d'Hortensius sur sa manière de haranguer. *Idem manebat, neque idem dicebat.* Et ceux enfin qui s'élèvent trop au commencement, & qui se trouvent dans la suite surchargés de leur propre grandeur, comme Scipion l'Africain duquel Tite-Live a dit : *Ultima primis cedebant.*





DES SOUPÇONS.

LES soupçons sont entre nos pensées ce que sont les chauves-souris parmi les oiseaux , & comme elles ils ne volent que dans l'obscurité. On ne doit pas les écouter , ou du moins y ajoûter foi trop facilement ; ils obscurcissent l'esprit , éloignent les amis , & empêchent qu'on agisse constamment & avec assurance dans les affaires. Ils disposent les Rois à la tyrannie , les maris à être jaloux , & les sages à la mélancolie & à l'irrésolution. Ce défaut vient plutôt de l'esprit que du cœur , & souvent il trouve place dans des ames courageuses. Henri VII. Roi

264 *Essais de Politique;*

d'Angleterre en est un exemple. Jamais personne n'a été plus courageux , ni plus soupçonneux que lui. Dans un esprit de cette trempe , les soupçons n'y font point tant de mal ; ils n'y font reçus qu'après qu'on a examiné leur probabilité ; mais sur les esprits timides , ils prennent trop d'empire.

Rien ne rend un homme plus soupçonneux que de sçavoir peu. On doit donc chercher à s'instruire , comme un moien de guérir ses soupçons. Les soupçons sont nourris de fumée & dans les ténèbres ; mais les hommes ne sont point des Anges , chacun va à ses fins particulières , & chacun est attentif & inquiet sur ce qui le regarde. Le meilleur moien de modérer sa défiance , est de préparer des remèdes contre les dangers dont nous nous croions

croions menacés , comme s'ils devoient indubitablement arriver , & en même tems de ne pas trop s'abandonner à ses soupçons , parce qu'ils peuvent être faux & trompeurs : de cette manière il n'est pas impossible qu'ils nous deviennent même utiles.

Ceux que nous formons nous-mêmes ne sont pas à beaucoup près si fâcheux que ceux qui nous sont inspirés par l'artifice , & le mauvais caractère d'autrui ; ceux-là nous piquent bien davantage. La meilleure manière de se tirer du labyrinthe des soupçons , c'est de les avouer franchement à la partie suspecte : par-là on découvre plus aisément la vérité , & on rend celui qui est soupçonné plus circonspect à l'avenir. Mais il ne faut pas user de ce remède avec des

266 *Essais de Politique,*
ames basses. Quand des gens
d'un mauvais caractère se
voient une fois soupçonnés ,
ils ne sont jamais fidèles. Les
Italiens disent, *sospetto licencia*
fede, comme si le soupçon con-
gédioit & chassoit la bonne foi;
mais il devroit plutôt la rap-
peller & l'obliger à se montrer
plus ouvertement.





DE L'AMOUR.

L'AMOUR est une passion plus utile au théâtre , qu'à la vie de l'homme : aussi sert-elle de sujet ordinairement aux comedies & aux tragédies; mais elle est toûjours également dangereuse pour les hommes, en ce qu'elle est quelquefois comme une Syréne , quelquefois comme une Furie.

On peut remarquer que parmi les grands hommes , soit de l'Antiquité ou des modernes , pas un ne s'est laissé transporter à un excès d'amour insensé ; c'est une preuve que les grands génies & les grandes affaires n'admettent point cette foiblesse. Il faut cependant excepter Marc-Antoine , & Appius Claudius le Décemvir. Le

268 *Essais de Politique,*

premier étoit adonné à ses plaisirs, mais l'autre avoit mené une vie sage & austère. Preuve certaine que l'amour peut quelquefois s'emparer d'un cœur bien fortifié, si l'on n'y fait pas bonne garde.

L'idée d'Epicure est basse, quand il dit : *Satis magnum alter alteri theatrum sumus*. Comme si l'homme qui est formé pour contempler le ciel devoit se créer une idole, l'adorer ici bas, & mettre sa plus grande félicité (si ce n'est à satisfaire ses appetits gloutons comme les bêtes) du moins à jouir avec avidité des objets les plus capables de recréer ses yeux, qui lui ont été donnés cependant pour des sujets d'une plus haute dignité.

On doit considérer qu'il naît de cette passion des excès offensans pour toute la nature,

& qu'elle dégrade toutes choses jusqu'à vouloir établir pour regle infaillible , que l'hyperbole ne convient qu'à l'amour. On a eu raison de dire ; *adulatorum Principem , quocum cateri adultores minores conspirant esse unum que sibi ipsi.* Mais un amant est encore un plus grand flatteur. L'opinion que peut avoir de lui-même l'homme le plus vain , n'approche pas de celle d'un amant pour la personne qu'il aime : aussi rien n'est plus vrai que ce qu'on a dit ; *qu'il étoit impossible d'être amoureux & sage en même tems.* Cette frénésie paroît non seulement ridicule à ceux qu'elle ne regarde pas ; mais si l'amour n'est pas réciproque , elle le paroît encore davantage à la personne aimée , & qui n'aime point. Il est certain , ou que l'amour se paie par l'amour , ou

270 *Essais de Politique* ,
qu'il est très-méprisé ; & c'est
encore une raison pour se tenir
mieux en garde contre cette
passion , qui nous fait perdre
non seulement les choses les
plus désirables , mais qui s'avilit
aussi elle-même. Pour les autres
pertes qu'elle cause , la fable
nous les représente d'une ma-
nière très-claire , quand elle dit
que celui qui donna la préférence à
Venus, perdit les dons de Junon &
de Pallas. Quiconque se livre à
l'amour , renonce aux gran-
deurs & à la sagesse.

Nous sommes ordinairement
surpris des accès de cette pas-
sion , lorsque notre esprit est le
moins à lui même , c'est-à-dire,
dans la grande prospérité , ou
dans une extrême adversité. Ces
deux tems (quoiqu'on n'ait pas
fait encore cette remarque à
l'égard du dernier) sont favo-
rables à la naissance de l'amour,

& c'est une des preuves qu'il est l'enfant de la folie.

Ceux qui ne peuvent pas se délivrer de l'amour , doivent du moins se separer de leurs affaires sérieuses. S'il y est une fois admis , il mettra tout en désordre , & l'on ne travaillera plus pour le but qu'on s'étoit proposé.

Je ne sçai pas pourquoi les guerriers sont si fort adonnés à l'amour , si ce n'est par la même raison qu'ils se livrent au vin ; c'est-à-dire , parce que les périls veulent être païés par les plaisirs.

Il y a dans la nature humaine une inclination secrete qui porte à l'amour. Si cette inclination ne se fixe pas sur une personne seule , elle s'étend naturellement sur plusieurs , & rend les hommes humains & charitables.

272 *Essais de Politique,*

L'amour conjugal produit
le genre humain ; l'amour ou
l'amitié le rendent plus parfait ;
mais l'amour débauché l'avilit
& le corrompt.





D E

L'AMOUR PROPRE,

O U D E

L'INTEREST PARTICULIER.

LA fourmi est un animal ,
sibi sapiens , qui entend son
 intérêt particulier ; mais elle est
 nuisible dans un jardin. Certain-
 nement ceux qui s'aiment trop
 sont comme elle incommodes
 au public. Suivez un milieu
 raisonnable entre votre intérêt
 & celui de la société. Soiez
 attentif à ce qui vous regarde ,
 sans contrecarrer ni oublier les
 intérêts des autres ; sur-tout
 ceux de votre patrie & de votre
 Roi. Il y a de la bassesse à faire
 de son intérêt particulier le
 centre de toutes ses actions ;
 rien n'est plus terrestre : car la

274 *Essais de Politique,*

terre est fixe & arrêtée sur son centre. Mais tout ce qui a de l'affinité avec les cieux, se meut sur un centre étranger auquel il est de quelque secours. Il est plus tolerable dans les Princes de rapporter tout à eux-mêmes, parce qu'un grand nombre de personnes sont attachées à leur sort, & que le bien & le mal qui leur arrivent, se partagent, pour ainsi dire, avec le public. Mais ce défaut est pernicieux dans ceux qui servent un Prince ou un Etat. Toutes les affaires qui passent par leurs mains, sont tournées à leurs fins particulières, qui sont le plus souvent fort éloignées de celles de leur maître. Les Princes & les Etats doivent donc choisir des Ministres exemts de ce vice, sans cela leurs affaires ne seront seulement qu'accesssoires. Ce qui rend enco-

re ces sortes de caractères plus dangereux , c'est qu'avec eux toutes sortes de propositions sont perdues. Il est injuste que les avantages de ceux qui servent soient préférés à ceux du maître qui est servi. Mais il est encore bien plus condamnable qu'un petit intérêt de celui qui sert , soit préféré à un grand intérêt du maître. C'est cependant ce qui arrive souvent par la mauvaise foi d'une sorte de Ministres , comme Trésoriers , Ambassadeurs , Généraux d'armées , & tous autres Ministres qui manquent de fidélité. Les gens de ce caractère donnent un biais à leur boule pour attraper en passant leurs petits avantages , & renversent par là de grandes & importantes affaires. Ordinairement le profit qui leur en revient, est proportionné à leur état & à leur

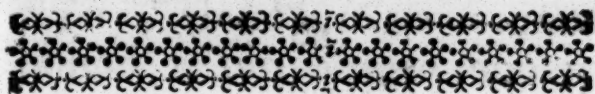
fortune ; mais le mal qu'ils font en échange est proportionné à l'état ou à la fortune de leur maître. Le naturel de ces gens qui s'aiment par-dessus tout , ne les porte point à mettre le feu à la maison de leur voisin , s'ils n'ont envie de faire cuire un œuf. Cependant les Ministres de cette humeur sont souvent en crédit , parce qu'après leur intérêt particulier , ils n'en ont point de plus cher que de plaire à leur maître ; & pour ces deux choses qui ont souvent du rapport ensemble , ils trahissent les affaires dont ils sont chargés.

Ce grand amour de soi-même a diverses propriétés toutes pernicieuses. On croiroit quelquefois que les personnes qui s'y livrent ont le même instinct des rats qui leur fait désertir une maison avant qu'elle ne

s'écroule. Quelquefois aussi ils ressemblerent au Renard qui chasse le Blereau du trou qu'il avoit creusé pour lui-même, & quelquefois enfin, pareils aux crocodiles, ils pleurent & gémissent pour dévorer.

On remarque que ceux qui sont du caractère que Ciceron attribuoit à Pompée, c'est-à-dire, amans d'eux-mêmes & ordinairement sans rivaux, finissent presque tous par être malheureux. Ils n'ont sacrifié toute leur vie qu'à eux-mêmes, ils deviennent enfin des victimes pour la fortune, à laquelle cependant ils croient avoir coupé les aîles par leur rare prudence.





D E L' E T U D E.

L'ETUDE sert à récréer l'esprit, ou à l'orner, ou à se rendre plus habile dans les affaires. A l'égard de la récréation ou du plaisir que fournit l'étude, ce n'est que dans une vie privée & retirée qu'on peut s'y livrer. L'ornement s'emploie dans le discours, & l'habileté paroît par la solidité du jugement, & par la manière de conduire les affaires. On peut se rendre par l'expérience propre pour l'exécution & pour le détail d'une affaire en particulier; mais le conseil en général, les projets, & la bonne administration, viennent plus sûrement du sçavoir.

Emploier trop de tems à la lecture ou à l'étude , n'est qu'une paresse qui a bonne mine. S'en servir trop pour orner son discours , est une affectation. Former son jugement purement sur les préceptes tirés des livres , est trop scolastique & très-incertain. Les lettres perfectionnent la nature , & sont perfectionnées par l'expérience. Les talens naturels , de même que les plantes , ont besoin de culture ; mais les lettres apprennent les choses d'une manière trop vague , si elles ne sont déterminées par l'expérience.

Les personnes adroites & artificieuses méprisent les lettres , les simples les admirent , les sages en font usage. Ce qu'on ne sçauroit tirer des lettres seules , c'est la prudence qui n'est pas en elles , qui est

au-dessus d'elles , & qu'on n'acquiert que par de sages réflexions.

Ne lisez point un livre avec un esprit critique pour en disputer, ni avec trop de crédulité, ni enfin pour faire usage dans vos discours de ce que vous aurez retenu; mais lisez pour examiner & pour penser. Il y a des livres dont il faut seulement goûter, d'autres qu'il faut dévorer, & d'autres (mais en petit nombre) qu'il faut mâcher & digérer. J'ai voulu dire qu'il y a des livres dont il ne faut lire que des morceaux ; d'autres qu'il faut lire tous entiers, mais en passant ; & quelques autres, mais qui sont rares, qu'il faut lire & relire avec une extrême application. Il y en a aussi plusieurs dont on peut faire tirer des extraits ; mais ce sont ceux qui ne traitent pas des sujets importants,

importans, & qui ne sont pas écrits par de bons Auteurs.

La lecture instruit, la dispute & la conférence réveillent & donnent de la vivacité. En écrivant, on devient exact, & on retient mieux ce qu'on lit. Celui donc qui est paresseux à faire des notes, a besoin d'une bonne mémoire. Celui qui confère rarement, a besoin d'une grande vivacité naturelle; & il faut beaucoup d'adresse à celui qui lit peu, pour cacher son ignorance.

L'étude de l'histoire rend un homme prudent; la Poësie, spirituel; les Mathématiques, subtil; la Philosophie naturelle, profond: la morale regle les mœurs; la Dialectique & la Rhétorique le rendent habile & disposé à disputer: *Abeunt studia in mores*. Il n'y a presque point de défaut naturel qu'on

282 *Essais de Politique* ,

ne puisse corriger par quelque étude propre pour cet effet, de même qu'on remédie aux maladies du corps par quelque exercice convenable. Jouer à la boule est bon pour la gravelle & pour les reins ; tirer de l'arc , pour les poûmons & pour la poitrine ; se promener doucement , pour l'estomac ; monter à cheval, pour la tête ; de même il est bon qu'un homme qui n'a pas l'esprit posé & attentif , s'applique aux mathématiques ; car s'il est distrait dans la démonstration , il faudra qu'il recommence. S'il est brouillé & peu exact dans ses distinctions , qu'il étudie les scolastiques , ils sont *Cymini sectores*. S'il ne sçait pas bien discourir d'une affaire , prouver & démontrer une chose pour une autre , qu'il étudie les Jurisconsultes. C'est ainsi

C de Morale. 283

qu'on peut trouver dans l'étude des remèdes à tous les défauts de l'esprit.





DE LA
VANITÉ.

ES O P E a imaginé plaisamment qu'une mouche posée sur l'essieu d'une roue, disoit : *Combien de poussière j'élève !* Il y a des gens si vains & si présomptueux , que lorsqu'une chose va d'elle-même , ou par un pouvoir supérieur , s'ils y ont eû la moindre part , ils s'imaginent qu'ils ont tout fait.

Les personnes qui ont beaucoup de vanité ont toujours l'esprit inquiet & entreprenant , parce qu'il n'y a point d'ostentation sans une comparaison de soi-même. Il faut aussi qu'ils

soient violens pour soutenir leurs fanfaronades ; mais ils ne sçauroient garder de secret : ce qui les rend moins dangereux. Ils font plus de bruit que de besogne , suivant le proverbe François. On peut cependant en tirer quelquefois de l'utilité dans les affaires , sur-tout pour répandre des bruits , ce sont d'excellentes trompettes. Ils sont bons aussi , comme Tite-Live l'a remarqué , dans le cas d'Antiochus & des Étolien ; car il y a des occasions où les mensonges & les exagerations peuvent servir. Par exemple , si un homme veut engager deux puissances dans une guerre contre une troisième , & qu'il élève outre mesure la puissance de chacun des deux , quand il parle à l'un ou à l'autre , cela peut avancer son dessein. Quelquefois encore celui qui mé-

286 *Essais de Politique,*

nage une affaire entre deux particuliers, & qui exagere son pouvoir sur l'esprit de l'un & de l'autre, peut l'augmenter réellement sur tous les deux; & ainsi il arrive dans des cas pareils, que quelque chose est produit de rien: car un mensonge produit une opinion, & l'opinion une substance.

Il est à propos que les gens de guerre soient glorieux. Comme le fer aiguise le fer, la gloire des uns aiguise & réveille celle des autres.

Dans des affaires de particuliers dangereuses & difficiles, les esprits vains & présomptueux y donnent le branle, & mettent les autres en train. Les esprits plus solides & plus modestes ont plus de lest que de voile.

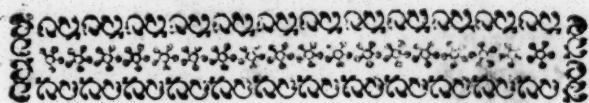
La réputation aussi des sçavans ne vole pas si haut sans

que la vanité y fournisse quelque plume. *Qui de contemnenda gloria libros scribunt , nomen suum inscribunt.* Socrate , Aristote , Galien , étoient glorieux. La gloire contribue à perpétuer la mémoire ; & la vertu pour être célébrée , doit moins attendre des hommes , que d'elle-même. La réputation de Cicéron , de Senéque , & de Plinie le jeune , n'auroit pas duré jusqu'à présent , du moins avec tant de force , s'ils n'avoient pas eû un peu de vanité : elle est semblable au vernis qui fait durer le bois , & qui lui donne aussi du lustre. Mais je ne prétens pas parler de la qualité que Tacite attribue à Mutien : *Omnium quæ dixerat , feceratque , arte quadam ostentator.* Ce n'est pas une vanité , mais une prudence jointe à beaucoup de grandeur d'ame qui est agréa-

ble & qui sied bien à certaines personnes. Car dans les excuses , dans les soumissions , & même dans la modestie bien ménagée , il se mêle souvent de l'ostentation & de la vanité.

Le moien le plus adroit pour flatter sa vanité , c'est celui , dont parle Pline le jeune , qui est de louer d'un autre une bonne qualité que l'on possède soi-même. En louant ainsi un autre , vous vous servez vous-même ; car il est supérieur ou inférieur à vous dans la chose que vous louez. S'il est inférieur & qu'il mérite la louange , vous la méritez bien davantage. S'il est supérieur , & qu'il ne la mérite pas , vous la méritez encore bien moins.

Les personnes vaines sont méprisées des sages , admirées des fols , les idoles & la proie des Parasites , & les esclaves de leurs propres défauts. DE



DE L'AMBITION.

L Ambition ressemble à la colére. La colére rend un homme déterminé , actif , remuant , si elle n'est pas arrêtée ; mais si on l'arrête dans son cours , elle s'aigrit & devient , pour ainsi dire , aduste , par conséquent plus dangereuse & plus maligne. Il en est de même de l'ambition. Si un ambitieux trouve le chemin ouvert pour s'élever , & qu'il aille toujours en avançant , il est plus agissant que dangereux. Mais si ses desirs sont arrêtés , il devient mécontent en secret , il regarde de mauvais œil les hommes & les affaires , & n'est bien satisfait que lorsque tout va de travers :

Bb

ce qui est le plus grand de tous les défauts pour un Ministre. Il est donc bon, lorsqu'un Prince se sert d'un ambitieux, qu'il le conduise de manière qu'il aille en avançant sans jamais reculer; sans quoi c'est donner lieu à bien des inconveniens, & il vaudroit beaucoup mieux ne le point employer; car si ses services ne le font pas monter, il fera en sorte que ses services tomberont avec lui.

Puisque nous avons dit qu'il seroit à propos de ne point employer des ambitieux, au moins sans nécessité, il faut examiner en quel cas il peut être nécessaire de s'en servir. On doit à la guerre choisir par préférence les bons Généraux, quelque ambitieux qu'ils soient. L'utilité de leurs services l'emporte sur tout le reste; & vouloir qu'un homme de

guerre n'ait pas d'ambition ,
c'est vouloir lui ôter les épe-
rons. On peut encore tirer un
bon usage des ambitieux en
les faisant servir comme des
boucliers pour les Princes ,
contre les dangers & contre
l'envie. Personne ne jouera ce
rôle qu'il ne soit semblable à
un oiseau qui a les yeux crévés
& qui va toujours en montant,
parce qu'il ne voit pas autour
de lui. On peut encore faire
usage d'un ambitieux, en se ser-
vant de lui pour en abaisser un
autre qui s'élève trop ; c'est
ainsi que Tibère pour abattre
Séjan se servit de Macron. Puis-
que les ambitieux sont nécessai-
res dans tous ces cas , il reste à
dire comment on peut les rete-
nir , de manière qu'ils soient
moins dangereux. Ils le sont
moins lorsqu'ils manquent de
naissance , & lorsqu'ils sont

292 *Essais de Politique*,
d'une humeur brusque & rude,
que s'ils étoient affables & po-
pulaires; lorsqu'ils sont nouvel-
lement élevés, que s'ils étoient
assurés dans leur grandeur, &
qu'ils y eussent, pour ainsi dire,
pris racine.

Quelques personnes regar-
dent comme une foiblesse dans
un Prince d'avoir un favori.
Mais c'est le meilleur de tous
les remèdes contre l'ambition
des Grands & des Magistrats.
Car si le pouvoir d'avancer &
de nuire est entre les mains
d'un favori, il est très-rare
qu'un autre s'élève trop. Un
moien encore de les tenir en
bride, c'est de leur opposer quel-
qu'un aussi ambitieux qu'eux-
mêmes; mais il faut en ce cas
des modérateurs qui tiennent
le milieu entre les deux, pour
éviter les factions & le désor-
dre. Sans ce lest, le vaisseau

rouleroit trop. Enfin le Prince peut au moins protéger & enhardir quelqu'un d'un ordre inférieur, qui servira comme de foïet aux ambitieux. Il peut encore être utile, pour les retenir s'ils sont timides, de leur faire envisager une ruine prochaine. Mais ce parti est dangereux s'ils sont audacieux & entreprenans, & peut, loin de les arrêter, précipiter leurs desseins. Il est absolument nécessaire de les abattre, & quoiqu'on ne puisse pas le faire tout d'un coup avec sûreté, le meilleur parti est d'entremêler continuellement les faveurs & les disgraces, pour qu'ils ne sachent ce qu'ils ont à espérer ou à craindre, & qu'ils se trouvent comme perdus dans un labyrinthe.

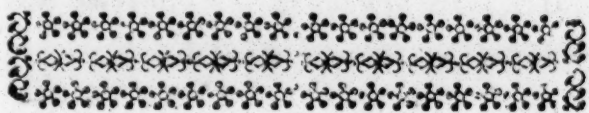
L'ambition ou l'envie de l'emporter dans les grandes

choses, cause moins d'embaras dans les affaires, que celle de se mêler de toutes choses. Celle-ci engendre beaucoup de confusion & de désordre ; cependant un ambitieux qui est remuant dans les affaires, est moins dangereux que celui qui est puissant par le nombre de personnes qui dépendent de lui. Celui qui veut briller parmi les habiles gens entreprend des choses grandes, & c'est du moins un avantage pour le public. Mais celui qui veut être le seul chiffre entre plusieurs zéros, est la peste de son tems.

Les honneurs apportent trois avantages : de pouvoir faire du bien, d'approcher des Princes & des Grands, & de faire sa propre fortune. Le sujet qui ne cherche dans son ambition que le premier de ces avantages, est un homme de bien ; & le Prince

est prudent s'il fait distinguer
parmi ceux qui le servent , ce-
lui qui agit par un tel motif.
Que les Princes & les Etats
choisissent donc , autant qu'il
leur sera possible , des Ministres
qui soient plus touchés de
leur devoir , que de leur éleva-
tion ; qui entrent dans les affai-
res , plutôt par conscience ,
que par ostentation ; & qu'ils
tâchent aussi de distinguer un
naturel remuant d'avec un
homme qui n'est rempli que
de bonne volonté.





D E L A
F O R T U N E.

ON ne sçauroit nier qu'il n'y ait des accidens étrangers, ou des hazards qui ne dépendent point de nous, qui contribuent beaucoup à la fortune. La faveur des Grands, une conjoncture heureuse, la mort des autres, ou enfin une occasion favorable à la vertu qui nous est propre. Mais il est sûr cependant que chacun a en lui-même le pouvoir de faire sa fortune : *Faber quisque fortune sue*, dit le Poëte. La faute d'un homme est la cause étrangère la plus commune de la fortune d'un autre ; & c'est par cette voie qu'on avance le plus

vîte. *Serpens nisi serpentem comederit, non fit draco.*

Les vertus éminentes & qui ont beaucoup d'éclat, attirent les louanges. Mais il y a des vertus qui s'apperçoivent à peine, & qui font la fortune; telles sont certaines manières déliées qu'on ne sçauroit trop estimer, & que les Espagnols appellent, *desenboltura*. Il ne faut pas qu'un homme soit d'un caractère rude ni difficile: au contraire son esprit doit être souple & propre à tourner avec la roue de la fortune. Tite-Live après avoir dit que le vieux Caton avoit une telle force d'esprit & de corps, qu'il eût fait fortune en quelque pays qu'il fût né, ajoûte qu'il avoit *ingenium versatile*, un esprit ploiable à tout.

Si on regarde fixement & avec attention, on verra que

298 *Essais de Politique*,
la fortune est aveugle ; mais
non pas invisible. Le chemin
de la fortune est semblable à la
voie lactée ; c'est un assemblage
de plusieurs petites étoiles ,
qu'on n'apperçoit pas étant sé-
parées , mais qui jointes en-
semble sont claires & apparen-
tes. De même il y a beaucoup
de petites vertus qu'on ne peut
presque pas appercevoir , ou ,
pour mieux dire , de certaines
facultés ou habitudes commo-
des , qui rendent les hommes
fortunés. Les Italiens en re-
marquent quelques-unes qu'on
n'imagineroit pas : lorsqu'ils
parlent d'un homme propre à
faire fortune , ils demandent
qu'il ait entr'autres qualités ,
un poco di matto (qu'il tienne un
peu du fou.) En effet il n'y a
point de qualité plus nécessai-
re pour parvenir , que ces deux-
ci : d'avoir un grain de folie , &

de n'être pas trop honnête homme. C'est pour cela que ceux qui aiment trop leur patrie, ou leur Prince, n'ont jamais été, & ne sçauroient être bien fortunés. Lorsqu'un homme détourne ses regards & sa pensée sur un objet étranger, il s'égare, & perd inmanquablement son vrai chemin.

Une fortune rapide rend un homme audacieux & remuant; mais une fortune exercée, le rend habile. On doit respecter la fortune, quand ce ne seroit que pour la confiance & pour la réputation qu'elle nous donne. La première est en nous-mêmes, la seconde est dans les autres.

Les hommes prudents, pour éviter l'envie qui est attachée à la vertu, attribuent tout ce qui leur arrive d'heureux à la fortune ou à la Providence, com-

me le meilleur moien de jouir de leur grandeur avec plus de tranquillité. Rien aussi n'attire à un homme plus de considération, que lorsqu'on s'imagine que quelque Puissance supérieure prend soin de le conduire. César dans une tempête dit à son pilote : *Tu portes César & sa fortune*, & Sylla a préféré le nom d'heureux à celui de Grand.

On remarque que ceux qui ont trop attribué à leur sagesse ou à leur politique, ont fini malheureusement. Timothée l'Athénien ne prospéra pas depuis que dans une harangue où il rendoit compte de son Gouvernement, il répéta plus d'une fois : *& dans ceci la fortune n'y eut point de part.*

Il y a des personnes dont la fortune est semblable aux vers d'Homère, qui sont plus aisés.

& plus coulans que ceux des autres Poètes , comme Plutarque le remarque dans la comparaison qu'il fait de la fortune de Timoléon avec celle d'Agésilas ou d'Epaminondas. Mais il dépend beaucoup des hommes de la rendre telle.





D E L' E M P I R E.

LA condition de ceux qui ont peu à désirer & beaucoup à craindre, est misérable, c'est cependant celle de presque tous les Rois. Placés au plus haut degré, ils ne sçavent à quoi aspirer, pendant que des idées continuelles de fantômes & de dangers menaçans, remplissent leur esprit de troubles & d'agitation. Ceci démontre ce que dit l'Ecriture, *que le cœur des Rois est impénétrable* : car, un nombre infini d'inquiétudes & quelque désir qui prédomine & qui dirige les autres, rend le cœur de l'homme difficile à connoître. De-là vient aussi que les Princes ont des goûts

qui leur sont particuliers , & qu'ils donnent souvent tous leurs soins à des choses frivoles & peu dignes de leur grandeur. La chasse , les bâtimens , l'élevation d'un favori , quelquefois même un art mécanique , les occupent uniquement. Néron jouïoit de la harpe , Domitien tiroit de l'arc , Commode travailloit à des armes , Caracalla menoit un char : ceci paroît étrange à ceux qui ne connoissent pas cet axiôme : *Que l'esprit de l'homme se plaît bien plus à avancer dans les petites choses , qu'à s'arrêter dans les grandes.* Nous voions aussi que les Rois qui ont commencé par faire des conquêtes , & qui dans la suite se sont vûs arrêtés par l'impossibilité d'avancer à l'infini , se sont à la fin tournés à la superstition & à la mélancolie , comme Alexandre le

Grand, Dioclétien, & de notre tems Charles-Quint. Car lorsque celui qui est accoûtumé d'avancer toujours se voit arrêté dans sa course, il n'est plus content de lui-même, & devient tout différent de ce qu'il étoit. Il est bien difficile de conoître à fond le vrai tempérament d'un Empire, & de sçavoir exactement le régime qui lui convient. Tout tempéramment (bon ou mauvais) est toujours composé de contraires; mais il y a bien de la différence entre sçavoir faire un mélange de contraires, ou sçavoir les employer à propos alternativement. La réponse d'Apollonius à Vespasien est pleine d'instructions. Vespasien lui demandoit ce qui avoit causé la perte de Néron. *Néron*, dit-il, *sçavoit bien accorder sa harpe; mais dans le Gouvernement, quelquefois*

quelquefois il montoit les cordes trop haut , & quelquefois trop bas. Il est certain que rien n'affoiblit tant l'autorité , que ce mauvais accord du pouvoir quelquefois porté trop haut, & quelquefois trop relâché.

Il semble que les Ministres de notre tems ne soient occupés qu'à chercher de prompts remèdes pour échapper aux dangers prochains , au lieu de songer à les prévenir par des moïens solides & bien fondés. Celui qui les attend , semble défier la fortune & vouloir lutter contre elle ; mais qui est-ce qui peut éviter l'étincelle & dire de quel côté elle partira ?

Les difficultés dans les affaires des Princes sont grandes & en grand nombre ; mais la plus grande de toutes vient de leur propre caractère. Il est ordinaire aux Princes, dit Tacite, de sou-

306 *Essais de Politique*,
haïr des choses qui se contra-
rient : *Sunt plerumque Regum vo-*
luntates vehementes , & inter se
contraria. C'est le solecisme or-
dinaire du pouvoir : comman-
der & vouloir la fin , sans per-
mettre les moyens.

Les affaires des Rois sont
avec leurs voisins , leurs fem-
mes , leurs enfans , leurs Pré-
lats ou le Clergé , les Grands ,
la Noblesse , les marchands , le
peuple , & les soldats ; & sans
les soins nécessaires , tout cela
est à redouter.

Premièrement pour leurs
voisins , on ne peut donner de
regle générale : les occasions
sont trop variables. Il y en a
une cependant qui est toujours
bonne ; c'est que les Princes
veillent continuellement , pour
que pas un de leurs voisins de-
viennne plus puissant & plus en
état de nuire , qu'il n'étoit au-

paravant , en augmentant ſes États , en s'approchant plus près de leur côté , en s'attirant le commerce , &c.

Les Rois Henri VIII. d'Angleterre , François I. Roi de France , & l'Empereur Charles-Quint pendant leur Triumvirat , veillerent tellement les uns ſur les autres , que pas un des trois ne pouvoit gagner un pouce de terrein , que les deux autres auffi-tôt ne ſe liguaffent pour rétablir l'équilibre ; & ils ne faiſoient point la paix , qu'ils n'en fuſſent venus à bout. Il en fut de même de cette ligue entre Ferdinand Roi de Naples , Laurens de Médicis , & Louis Sforce , qui fut la ſûreté de l'Italie , au rapport de Guichardin. L'opinion de quelques Scolastiques doit être rejetée ; qu'il n'eſt pas permis de faire la guerre , ſi l'on n'a point reçu

308 *Essais de Politique* ,
d'injure auparavant ; car une
crainte légitime d'un danger
éminent , est une occasion lici-
te de prendre les armes , sans
qu'aucune autre violence ait
précédé.

A l'égard de leurs femmes ,
il y a des exemples cruels. Livie
est infame pour avoir empoi-
sonné son mari. Roxelane fem-
me de Soliman a perdu Musta-
pha ce Prince célèbre , & a
causé de grands troubles dans
la maison , & dans la succession
de son mari. La femme d'E-
douïard II. contribua beaucoup
à le faire chasser , & à sa mort :
ces dangers sont principale-
ment à craindre quand leurs
femmes ont des enfans d'un
premier mari , ou quand elles
ont des amans.

Les enfans des Rois sont jouïer
souvent de cruelles Tragedies ,
& souvent aussi les soupçons des

peres ont causé de très-grands malheurs. La mort de Mustapha , dont nous avons parlé , fut si fatale à la race de Soliman , que la succession des Turcs est fort suspecte depuis ce tems ; car on a soupçonné Selim II. d'avoir été supposé. La mort de Crispe , jeune Prince de grande espérance , que son pere Constantin le Grand fit mourir , a aussi été fatale à sa maison ; deux autres de ses fils moururent de mort violente , & le troisième Constantin ne fut guères plus heureux : il mourut de maladie , mais après que Julien eut pris les armes contre lui. La mort de Démétrius fils de Philippe II. Roi de Macédoine , retomba sur son pere qui en mourut de chagrin & de repentir. Il y a beaucoup d'exemples semblables à ceux-ci , & il n'y en a

310 *Essais de Politique*,
presque point où il soit revenu
quelque bien aux peres d'avoir
attenté à la vie de leurs fils, à
moins qu'ils n'eussent pris les
armes contr'eux, comme Se-
lim I. contre Bajazet, & les
trois fils d'Henri II. Roi d'An-
gleterre.

Pour les Prelats, il y a du
danger lorsqu'ils sont puis-
sants, comme les Archevêques
de Cantorbery Anselme, &
Thomas Becket, qui éleverent
leur crosse contre l'Epée Roia-
le, quoiqu'ils eussent affaire
à des Rois fiers & d'un grand
courage, Guillaume le Roux,
Henri I. & Henri II. Mais
ils ne sont pas à craindre, lors-
que ce n'est pas le peuple,
mais le Roi ou des Patrons
particuliers, qui nomment aux
bénéfices.

Pour les Grands, il est bon de
les tenir dans une distance pro-

portionnée à ce qu'ils doivent au Roi. En les abattant, on pourra rendre le Roi plus absolu; mais aussi il sera moins assuré & moins en état de venir à bout de ses desseins. Je l'ai remarqué dans mon Histoire de Henri VII. Roi d'Angleterre, qui les opprimoit. De-là sont venus les troubles & les difficultés de son tems; car quoiqu'ils fussent fidèles, & qu'ils restassent dans le devoir, cependant ne travaillant pas de concert avec lui dans les affaires, il étoit obligé de faire tout par lui-même.

La Noblesse étant un corps dispersé, n'est pas dangereuse; elle peut parler haut, mais sans faire grand mal: elle sert de contrepoids aux Grands, & les empêche de devenir trop puissans; & comme elle touche au peuple de plus près, elle a aussi plus d'autorité sur

512 *Essais de Politique* ,
lui , & elle est plus propre à
tempérer les commotions po-
pulaires.

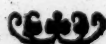
A l'égard des marchands , ils
sont comme la *veine porte* ; &
s'ils ne fleurissent pas , un Roiaume
peut avoir les membres &
les jointures bonnes , mais ses
veines seront vuides & le nour-
riront mal. Les taxes qu'on im-
pose sur eux ne sont point un
profit pour le Prince ; ce qu'il
gagne par le menu , il le perd
en gros ; les impôts en sont aug-
mentés , mais le commerce est
diminué.

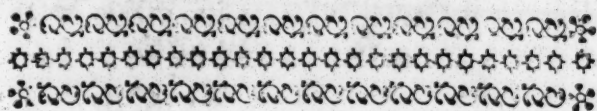
Le peuple n'est point à re-
douter , s'il n'a pas de grands &
puissans chefs , ou si on ne tou-
che point à sa religion , à ses
anciennes coûtumes , & à ce
qui le fait vivre.

Les soldats sont dangereux
quand on les garde sur pied &
en corps , ou qu'ils sont accou-
tumés

tumés à des largeſſes. Nous en voions l'exemple dans les Janiffaires , & dans les Gardes Prétoriennes de Rome ; mais on peut lever des hommes & les discipliner dans des endroits différens & ſous divers chefs ſans aucun danger ; & c'eſt un uſage fort utile pour défendre l'Etat.

Les Rois ſont ſemblables aux corps céleſtes , qui rendent le tems heureux ou malheureux , qui ſont très-brillans & dans une grande élévation ; mais ſans aucun repos , tous les préceptes qu'on peut leur donner ſont compris dans ces deux avis : *Memento quod es homo , & memento quod es Deus , aut Vice-Deus* ? L'un pour ſervir de frein à leur pouvoir , & l'autre à leur volonté.





DE LA
VERITABLE GRANDEUR
DES ROYAUMES,
ET DES ETATS.

IL entroit trop de présomption & de vanité dans ce que Thémistocle répondit un jour en parlant de lui-même ; mais s'il eût parlé de quelqu'autre, sa réponse eût été très-estimable. Quoi qu'il en soit, elle peut servir de matière à de sages réflexions. On le pria dans un festin de jouer du luth, il répondit *qu'il ne sçavoit point jouer de cet instrument ; mais que d'un petit bourg il en sçauroit faire une grande ville.* Ces paroles peuvent exprimer (par métapho-

re) deux talens fort différens dans ceux qui sont employés aux affaires d'Etat. Car si l'on examine avec attention les Conseillers & les Ministres des Rois, on en trouvera peut-être quelqu'un qui sera capable d'agrandir un petit Etat, mais qui ne sçaura point jouër du luth; & au contraire on en trouvera beaucoup qui sçavent jouër du luth & du violon, c'est-à-dire, qui sont experts dans les arts de la cour, mais qui ont si peu de capacité nécessaire pour accroître un petit Etat, qu'il semble même que la nature les ait formés exprès pour ruiner & pour détruire les Etats les plus florissans. Certainement ces arts vils & bas par lesquels les Conseillers & les Ministres gagnent souvent la faveur de leur Maître, & une sorte de réputation parmi le peuple, ne

méritent pas un autre titre que celui de Menétriers ou de Violons ; car ces sortes de talens sont seulement propres à amuser , & plutôt une espèce d'ornement dans celui qui les a , qu'ils ne peuvent être utiles & avantageux pour l'agrandissement d'un Etat ou d'un Roiaume. Il est vrai cependant qu'on voit quelquefois des Ministres qui ne sont point au-dessous des affaires , qui sont même capables de les bien conduire , d'éviter les dangers , & les inconveniens manifestes , & qui avec tout cela sont fort éloignés de l'habileté nécessaire pour étendre un petit Etat. Mais de quelque espèce que soient les ouvriers , considérons l'ouvrage , & voions quelle est la véritable grandeur d'un Etat , & quels sont les moiens de le rendre florissant. C'est une chose

sur laquelle les Princes doivent réfléchir sans cesse , pour ne pas s'engager dans des entreprises vaines & téméraires , en présumant trop de leurs forces ; & aussi pour ne pas se prêter à des conseils bas & timides , en ne présumant pas assez de leur puissance.

A l'égard de l'étendue d'un Etat , elle peut se mesurer ; ses finances & ses revenus se calculent ; le peuple se dénombre , & l'on voit les plans des villes. Mais il n'y a rien de plus difficile & de plus sujet à erreur que de vouloir juger de la véritable force , de la puissance , & de la valeur intrinsèque d'un Etat. Le Roiaume du ciel est comparé , non pas à une grosse noix , mais à un grain de moutarde , qui est un des plus petits grains. Mais il a la propriété de s'élever & de s'étendre en peu

318 *Essais de Politique* ,
de tems. De même il y a des
Etats d'une grandeur considé-
rable qui ne sont point cepen-
dant propres à s'accroître , &
d'autres quoique petits , qui
peuvent servir de fondement à
de très-grands Roiaumes. Des
villes fortes , des arsenaux bien
fournis , de bons haras , des cha-
riots , des Elephans , des ca-
nons , & d'autres machines de
guerre , ne sont que des mou-
tons couverts de la peau du
lion , lorsque la nation n'est
point naturellement brave &
guerrière : le nombre même ne
se doit pas considérer , si les sol-
dats manquent de courage ; car ,
comme dit Virgile , *Lupus nu-
merum pecorum non curat* ; le
loup ne se met pas en peine du
grand nombre des moutons.
L'armée des Perses se présenta
aux Macédoniens dans les
plaines d'Arbelles comme une

inondation d'hommes ; de sorte que les Généraux étonnés représenterent à Alexandre le péril où étoit son armée , & lui conseillèrent d'attaquer les Perses pendant la nuit. Mais il répondit *qu'il ne vouloit pas dérober la victoire , & qu'elle étoit plus facile qu'ils ne pensoient.* Tigra-
ne l'Arménien étant campé sur une hauteur à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes , & voyant avancer celle des Romains qui n'étoit en tout que de quatorze mille combattans , dit en plaisantant de ce petit nombre : *S'ils viennent pour une Ambassade , ils sont trop : si c'est pour combattre , ils sont trop peu.* Cependant avant la nuit , il se trouva qu'ils étoient assez pour le mettre en fuite , & faire un grand carnage de ses troupes. Il y a une infinité d'exemples qui font voir que la valeur

l'emporte sur le nombre , & l'on doit convenir que le courage du peuple est le point capital de la grandeur d'un Etat. Il est bien plus ordinaire , qu'il n'est vrai , de dire que l'argent est le nerf de la guerre. A quoi sert-il quand les nerfs des bras manquent , & que le peuple est effeminé ? Solon eut raison de répondre à Crésus qui lui faisoit voir son or : *Si quelqu'un vient qui ait de meilleur fer , il vous enlevra tout cet or.* Qu'un Prince donc ne compte pas sur ses forces , si son peuple n'est pas belliqueux ; & au contraire si son peuple est guerrier , qu'il sçache qu'il est puissant , pourvû qu'il ne se manque pas à lui-même.

A l'égard des troupes auxiliaires , qui sont ordinairement le remède pour une Nation qui n'est point aguerrie , tous les

exemples montrent que qui se repose dessus, pourra bien pour un tems étendre ses aîles; mais qu'à la fin il perdra de ses plumes.

La bénédiction de Juda & celle d'Issachar ne se trouveront jamais ensemble, c'est-à-dire, que le même peuple soit à la fois le jeune lion & l'âne sous le fardeau. Un peuple trop chargé de taxes ne sera jamais guerrier; mais celles qui sont mises par le consentement de l'Etat, abattent moins son courage, que celles qui sont imposées par un pouvoir despotique, comme on peut le remarquer par les Afcises des Pays-Bas, & les subsides d'Angleterre. Je parle du courage, & non pas des richesses; car je sçai bien que les taxes étant les mêmes, qu'elles soient mises par le consentement de l'Etat, ou par un

322 *Essais de Politique* ,
pouvoir absolu , elles apauvrif-
sent également : mais elles fe-
ront un effet différent sur l'es-
prit des sujets ; & de-là nous
pouvons conclure qu'un peu-
ple surchargé d'impôts n'est pas
propre pour l'Empire.

Les Roiaumes & les Etats
qui aspirent à s'agrandir , doi-
vent prendre garde que la No-
blesse ou les Gentilshommes ne
se multiplient pas trop. Le peu-
ple devient trop abattu , & es-
clave en effet des Gentilshom-
mes. Comme un taillis où l'on
a laissé trop de baliveaux ne
repousse pas bien , & dégénère
en buisson , de même dans un
Etat , s'il y a trop de Gentils-
hommes , le peuple sera sans
force & sans courage. De cent
têtes , pas une ne sera propre
pour le casque ; sur-tout pour
servir dans l'infanterie , qui est
la force d'une armée. Vous au-

rez donc beaucoup de monde & peu de forces. Ce fut avec une sagesse admirable que Henri VII. Roi d'Angleterre (duquel j'ai parlé au long dans l'histoire que j'ai écrit de son regne) ordonna des terres & des maisons d'une valeur certaine & modérée pour maintenir un sujet dans une abondance suffisante , & dans une condition qui ne fut pas servile. Il voulut aussi que ce fût le propriétaire , ou du moins l'usufruitier , & non pas des Mé- tayers qui tinssent la charrue , & qui cultivassent le champ. Cela produit dans un Etat ce que Virgile dit de l'ancienne Italie : *Terra potens armis , atque ubere gleba*. Cette partie du peuple , qui n'est je crois qu'en Angleterre & en Pologne , a aussi son utilité pour la guerre , & ne doit pas être négligée , je

324 *Essais de Politique,*

veux dire ce grand nombre de valets qui suivent les Nobles; & sans doute que la magnificence, la splendeur de l'hospitalité, & un grand cortège de domestiques, comme si c'étoit des gardes (suivant la manière des Seigneurs d'Angleterre), contribue beaucoup à la puissance d'un Etat militaire; & au contraire une manière de vivre obscure & privée parmi la Noblesse, ternit l'éclat des armes.

Il faut avoir soin que le tronc de l'arbre de la Monarchie de Nabuchodonosor soit assez grand, & qu'il ait assez de force pour porter les branches, c'est-à-dire, que les-sujets naturels soient en assez grand nombre pour contenir les Etrangers. C'est pour cela que les Etats qui accordent facilement des Lettres de naturalité, sont propres pour l'Empire. Il seroit

ridicule de penser qu'une poignée de gens, quelque capacité & quelque courage qu'ils eussent, pussent retenir sous leur domination une grande étendue de pays, du moins pour long-tems. Les Lacédémoniens accordoient difficilement des Lettres de naturalité; ce qui fut cause que pendant que leur Etat ne s'accrût pas, leurs affaires se conserverent en bon ordre: mais si-tôt qu'ils s'étendirent, & qu'ils devinrent trop grands pour le nombre des sujets naturels qu'ils avoient, ils tomberent en décadence. Jamais Etat n'a naturalisé les Etrangers si facilement que les Romains, & leur fortune répondit à cette prudente maxime; Puisque leur Empire a été le plus grand qui fût jamais. Ils accordoient facilement ce qu'on appelle *jus civitatis*, & dans le

326 *Essais de Politique*,
plus haut degré; c'est-à-dire, non
seulement *jus commercii*, *jus con-*
nubii, *jus hereditatis*, mais aussi
jus suffragii, & *jus petitionis sive*
honorum, le droit des honneurs;
& non seulement à quelques
personnes en particulier, mais
à des familles entières, à des
villes, & quelquefois à des
Nations. Ajoûtez à cela leur
côûtume d'envoyer des colonies
parmi les autres peuples. Si
vous faites attention à ces ma-
ximes, vous ne direz plus que
les Romains ont couvert toute
la terre, mais que toute la terre
s'est couverte de Romains; &
c'étoit la meilleure voie pour
arriver à la grandeur. Je me suis
souvent étonné comment l'Es-
pagne avec si peu de sujets na-
turels pouvoit conserver sous
sa domination tant d'Etats &
de Provinces. Mais l'Espagne
est bien plus grande que n'étoit

Sparte dans ses commencemens ; & quoiqu'il arrive rarement que les Espagnols accordent des Lettres de naturalité, ils font ce qui en approche davantage, en prenant indifféremment des soldats de toutes les Nations, & même souvent leurs Généraux sont étrangers. Il paroît par la pragmatique sanction publiée cette année, qu'ils sont fâchés de manquer d'habitans, & qu'ils veulent y remédier.

Il est certain que les arts sédentaires & casaniers qui s'exercent plutôt avec les doigts qu'avec les bras, sont contraires de leur nature à une disposition militaire. Les peuples belliqueux aiment ordinairement l'oisiveté, & préfèrent le danger au travail. On ne doit pas trop réprimer cette inclination, si l'on veut conserver

328 *Essais de Politique*,
leur courage. C'étoit un grand
avantage à Sparte, à Rome, à
Athènes de ce que la plus gran-
de partie de leurs ouvriers
étoient des esclaves. Mais la
Loi Chrétienne a presque aboli
cet usage. Ce qui en approche
le plus, c'est d'avoir des Etran-
gers pour ces sortes d'ouvrages;
de tâcher de les attirer, ou pour
le moins de les bien recevoir
quand ils viennent. Mais les
sujets naturels doivent être de
trois espèces : des laboureurs,
des valets, & des ouvriers ;
c'est-à-dire, de ceux qui se ser-
vent de leurs bras & de leurs
forces, comme forgerons, ma-
çons, charpentiers, &c. sans
compter les soldats. Sur-tout
rien ne contribue davantage à
la grandeur d'une Nation, que
lorsqu'elle est portée aux ar-
mes par son inclination; qu'elle
les regarde comme son plus
grand

grand honneur ; qu'elle en fait
sa principale occupation , &
sa première étude. Car ce que
nous avons dit jusqu'à présent ,
sert seulement à rendre une
Nation capable de faire la guer-
re ; mais à quoi sert la capacité
& le pouvoir , sans l'inclina-
tion & l'action ? Les Romains
prétendoient que Romulus
après sa mort leur avoit envoyé
cet oracle & cette instruction :

*Qu'ils s'appliquassent aux armes
sur toutes choses , s'ils vouloient
parvenir à l'Empire du monde.*

Toute la constitution du Gou-
vernement de Sparte tendoit
aussi à ce point ; *que ses Citoyens
devinssent guerriers* , mais avec
une intention plus sage que
bien digérée. Celui des Perses &
des Macédoniens visoit encore
pendant quelque tems à ce but.
Les Gaulois , les Allemands ,
les Scythes , les Saxons , les

Normands , & quelques autres , ont eû durant long-tems la même intention ; & les Turcs la témoignent encore aujourd'hui , quoiqu'ils soient fort déchus. Mais dans la Chrétienté , les Espagnols paroissent les seuls qui y pensent. Il est évident que chacun profite dans la chose à laquelle il s'applique le plus ; & c'est assez d'avoir fait remarquer que toute Nation qui ne s'adonne pas aux armes , doit attendre que la grandeur vienne s'offrir ; & qu'il est sûr au contraire que les Nations qui s'y attachent avec constance , font de très-grands progrès , comme on peut le voir par l'exemple des Romains & des Turcs ; & ceux même qui ne se sont adonnés à la guerre que pendant un siècle , sont parvenus à une grandeur qui les a soutenus long-

tems , après avoir négligé l'exercice des armes. Il est donc nécessaire , suivant ces préceptes , qu'un Etat ait des Loix & des coutumes qui puissent fournir communément de justes occasions (ou pour le moins des prétextes plausibles) de faire la guerre. Car les hommes ont naturellement de la vénération pour la justice , & n'entreprennent pas volontiers la guerre qui entraîne après elle un si grand nombre de maux , excepté qu'elle ne soit fondée sur un bon , ou du moins sur un spécieux prétexte. Les Turcs en ont toujours un quand ils veulent s'en servir , qui est la propagation de leur foi ; & quoique la République Romaine accordât de grands honneurs aux Généraux , qui par leurs victoires donnoient plus d'étendue à son Empire , cepen-

dant elle n'a jamais (du moins en apparence) entrepris une guerre dans le seul dessein de s'agrandir. Il faut donc qu'une Nation qui songe à l'Empire soit fort alerte sur les différends qui naîtront à l'égard de ses limites , de son commerce , ou du traitement de ses Ambassadeurs , & qu'elle ne temporise point quand on la provoque : il faut aussi qu'elle soit prompte à envoyer du secours à ses alliés. C'est ainsi que les Romains en ont toujours usé , si un de leurs Alliés étoit attaqué , & qu'il eût aussi une ligue défensive avec d'autres Nations ; s'il demandoit du secours , les Romains vouloient toujours être les premiers à lui en envoyer , ne se laissant jamais prévenir dans l'honneur du bienfait.

A l'égard des guerres qui se faisoient anciennement en fa-

veur de la conformité des Gouvernemens , & par une correspondance tacite , je ne vois pas sur quels droits elles étoient fondées , comme celle des Romains , pour la liberté de la Grèce ; & celle des Lacedémoniens & des Athéniens , pour établir , ou pour détruire les Démocraties & les Oligarchies. Telles sont encore celles que font les Princes ou les Républiques pour délivrer de la tyrannie les sujets d'autrui. Mais il suffit à cet égard d'avertir qu'une Nation ne doit pas aspirer à la grandeur , si elle ne se réveille sur toutes les occasions de s'armer qui pourront s'offrir.

Nul corps , soit naturel ou politique , ne peut se conserver en santé sans exercice. Une guerre juste & honorable est pour un Roiaume , ou pour un

334 *Essais de Politique,*

Etat l'exercice le plus salutaire. Une guerre civile est semblable à la chaleur de la fièvre; mais une guerre étrangère peut se comparer à la chaleur causée par l'exercice, qui conserve le corps en santé. Une longue paix amollit les courages, & corrompt les mœurs. Il est avantageux, je ne dis pas pour la commodité, mais pour la grandeur d'un Etat, qu'il soit presque toujours en armes; & quoiqu'il en coûte beaucoup pour avoir perpétuellement une armée sur pied, c'est cependant ce qui rend un Prince ou un Etat l'arbitre de ses voisins, ou qui le met pour le moins en une grande estime; & l'Espagne en est une preuve, elle a toujours eû depuis six vingts ans une armée entretenue d'un côté, ou d'un autre.

Celui qui se rend maître sur

mer , va à la Monarchie universelle par le plus court chemin. Cicéron écrivant à Atticus lui mande au sujet des préparatifs de Pompée contre César : *Consilium Pompei planè Themistocleum est , putat enim qui mari potitur eum rerum potiri.* Et sans doute Pompée auroit à la fin lassé César , si par une confiance trop vaine il n'eût pas changé son premier plan.

Nous voions les grands effets des batailles navales par celle d'Actium qui décida de l'Empire du monde , & par celle de Lépante qui a arrêté les progrès des Turcs. Il arrive souvent qu'un combat naval met fin à une guerre ; mais c'est quand les puissances ennemies veulent remettre à une bataille la décision de leur querelle. Car il est certain que celui qui est le maître de la mer , jouit d'une

grande liberté, & qu'il met à la guerre les bornes qu'il lui plaît; au lieu que par terre, celui même qui est supérieur, a cependant quelquefois beaucoup de difficultés à surmonter pour en venir à une affaire décisive. La puissance navale de la Grande-Bretagne est aujourd'hui d'une extrême importance pour elle, non seulement parce que le plus grand nombre des Etats de l'Europe sont presque environnés de la mer, ou du moins qu'elle les touche de quelque côté; mais aussi parce que les trésors des Indes paroissent un accessoire à l'Empire de la mer. Il semble que les guerres d'à présent soient faites dans l'obscurité, en comparaison de toute cette gloire ancienne, & de tout cet honneur qui réjaillissoit autrefois sur les gens de guerre. Nous n'a-

vons

vons pour exciter le courage que quelques ordres militaires, & qu'on a encore rendus communs à la robe & à l'épée ; quelques marques sur les armes, & quelques hôpitaux pour les soldats hors d'état de servir par leur âge ou par leurs blessures. Mais anciennement les trophées dressés sur les champs de bataille, les oraisons funèbres à la louange de ceux qui avoient été tués, & les tombeaux magnifiques qu'on leur élevoit, les couronnes civiques & murales, le nom d'Empereur que les plus grands Rois ont pris dans la suite, les célèbres triomphes des Généraux victorieux, les grandes libéralités que l'on faisoit aux armées avant que de les congédier, toutes ces choses, dis-je, étoient si grandes, en si grand nombre, & si brillantes, qu'elles suffi-

soient pour donner du courage & porter à la guerre les cœurs les plus timides. Mais sur-tout la coûtume des triomphes chez les Romains, n'étoit point un vain spectacle, mais un établissement noble & prudent, qui renfermoit en lui ces trois points essentiels : la gloire & l'honneur des Généraux, l'augmentation du trésor public, & des gratifications pour les soldats. Mais peut-être que cet honneur éclatant du triomphe ne convient pas dans les Etat Monarchiques, si ce n'est en la personne des Rois ou de leurs fils. C'est ainsi que les Romains en usèrent dans le tems des Empereurs qui se réservoient & à leurs fils l'honneur du triomphe pour les guerres qu'ils avoient achevées en personne, & n'accordoient aux Généraux que la robe, & quel-

ques autres marques de triomphe.

Pour finir ce discours, personne (comme l'Ecriture-sainte le dit) ne peut ajoûter par ses soins une coudée à sa stature ; mais dans la fabrique des Roiaumes & des Etats, il est au pouvoir des Princes & de ceux qui gouvernent, d'augmenter & d'étendre leur Empire. Car en introduisant avec prudence des Loix & des Coûtumes semblables ou peu différentes de celles que nous avons proposées ici, il est sûr qu'ils jetteront sur leur postérité une semence de grandeur. Mais ordinairement les Princes ne pensent pas à ces choses, & laissent à la fortune d'en décider.





DES TROUBLES,
ET DES
SEDITIONS.

IL faut que ceux qui ont en main le timon du Gouvernement sçachent prévoir les tempêtes d'Etat : elles sont ordinairement plus à craindre, lorsque les choses approchent de l'égalité , comme les tempêtes naturelles sont plus fréquentes vers les Equinoxes , & de même encore qu'il y a quelquefois des coups de vent creux , & que la mer s'enfle secretelement ; quelquefois aussi l'Etat s'émeut & se trouble sans qu'on en connoisse la cause.

.... *Ille etiam cæcos instare tumultus*

*Sapè monet fraudes , & operta
tumescere bella.*

Les libelles , les discours licentieux contre l'Etat , quand ils sont fréquens & publics , des bruits desavantageux contre ceux qui gouvernent répandus de tous côtés & bien reçus , sont les présages des troubles. Virgile appelle la renommée la sœur des Géants.

Illa terra parens ira irritata

Deorum

Extremam ut perhibent Cæo

Enceladoque sororem , &c.

Comme si elle étoit un reste de ces anciennes rebellions que les Poètes ont chantées. Il est sûr du moins qu'elle annonce , & qu'elle précède ordinairement toutes les séditions. Il

342 *Essais de Politique,*

remarque aussi avec raison que les bruits séditieux & les séditions ne diffèrent ensemble que comme frere & sœur , mâle & femelle. S'il arrive sur-tout que les actions les plus louables qui mériteroient l'applaudissement du peuple , & qui devroient gagner son affection soient calomniées & interprétées en mal , c'est une preuve certaine que les esprits sont pleins de venin & d'envie , comme dit Tacite: *Conflata magna invidia, seu benè, seu malè gesta premunt.* Mais quoique la renommée pronostique les troubles , ce n'est pas à dire qu'en lui imposant silence , on soit sûr de les étouffer : souvent même le mépris qu'on montre pour les bruits qu'elle répand , les fait évanouir ; & le soin qu'on se donne pour les appaiser , fait qu'ils durent davantage.

On doit aussi avoir pour suspecte cette obéissance , dont parle Tacite : *Erant in officio, sed tamen qui mallet mandata imperantium interpretari quàm exequi.* Les contrariétés , les excuses , les échapatoires aux ordres que donne le Gouvernement , est une manière de secoüer le joug & un essai de désobéissance ; sur-tout si ceux qui donnent les ordres parlent avec timidité , & ceux qui les reçoivent avec audace.

Il est certain aussi (comme Machiavel le remarque) que lorsque les Princes qui doivent être les Peres communs , se joignent à une faction , l'Etat est en danger de périr ; de même qu'un batteau qu'on auroit trop chargé d'un côté. L'exemple sur ce sujet d'Henri III. Roi de France est très-notable ; il se joignit au com-

344 *Essais de Politique*,
mencement à la Ligue pour entre-
tenir les Protestans, & bien-
tôt après la même Ligue se tour-
na contre lui. Quand l'autorité
du Prince devient un accessoi-
re à une autre cause, & qu'une
obligation plus forte que le lien
du Gouvernement occupe cer-
te place, c'est le premier pas
de la décadence du Souverain.
Quand aussi les discordes, les
querelles, & les factions éclat-
tent ouvertement, c'est une
marque que le respect pour le
Gouvernement est entièrement
perdu. Les mouvemens des
Grands doivent être comme
celui des Planètes qui se tour-
nent avec rapidité par l'impul-
sion du premier mobile, &
doucement de leur propre
mouvement. Il s'ensuit donc
que si les Grands agissent de
leur chef avec violence, &
comme dit Tacite, *liberius*

quàm ut imperantium meminissent, c'est une marque infail-
 ble qu'ils ne sont point dans
 leur sphere naturelle. Dieu a
 ceint les Rois de la ceinture de la
 vénération, qu'il menace quel-
 quefois de rompre : *Solvam an-*
gula Regum. Si l'un des quatre
 piliers du Gouvernement est é-
 branlé, c'est-à-dire, la Religion,
 la Justice, le Conseil, ou le Tré-
 sor, on doit bien prier pour le
 calme. Mais laissons pour le
 présent ces pronostiques des
 troubles, sur lesquels nous
 ajouterons encore quelques
 éclaircissemens dans la suite,
 & parlons de la matière qui for-
 me la sédition, de leurs causes,
 de leurs motifs, & enfin des
 remèdes qu'on peut y apporter.

La matière des séditions mé-
 rite d'être considérée ; car le
 moien le plus sûr de prévenir le
 mal (si le tems le permet) c'est

346 *Essais de Politique,*

d'enlever cette matière. Quand les matières combustibles sont préparées, il est difficile de prévoir de quel côté viendra l'étincelle qui doit y mettre le feu.

Il y a deux matières différentes de séditions; une indigence excessive & un grand mécontentement. Chaque fortune ruinée est une voix pour le trouble. Lucain représente bien quel étoit l'état de Rome avant la guerre civile.

*Hinc usura vorax, rapidumque
in tempore fœnus;
Hinc concussa fides, & multis
utile bellum.*

Ce *multis utile bellum* est une marque certaine qu'un Etat est disposé au trouble, & à la sédition; si l'indigence des Grands se joint à la misère du peuple, le danger est éminent. Les rébellions qui viennent du ven-

tre, sont les pires de toutes. Le mécontentement du peuple dans le corps politique est semblable à l'humeur bilieuse dans le corps naturel qui s'échauffe & s'enflamme aisément. Mais le Prince ne doit pas mesurer le danger par la justice, ou l'injustice de la cause qui irrite le peuple; ce seroit l'estimer trop raisonnable, lui qui ne connoît pas son propre bien, & qui s'y oppose souvent: il ne doit pas aussi s'arrêter à la grandeur ou à la petitesse de la cause qui produit le mécontentement. Car les mécontentemens les plus dangereux sont ceux où l'on craint plus, qu'on ne ressent; *dolendi modus timendi non idem*: outre que dans les grandes oppressions, ce qui irrite la patience, affoiblit le courage. Mais ce qui augmente la crainte, peut produire un effet tout dif-

348 *Essais de Politique,*
férent. On ne doit point aussi
mépriser les mécontentemens ,
parce qu'ils ont subsisté long-
tems sans éclater. Si toutes les
vapeurs ne produisent pas un
grand orage , & qu'elles paroîs-
sent quelquefois se dissiper , il
est sûr cependant qu'elles tom-
beront en quelque endroit ; &
suivant le proverbe Espagnol ,
à la fin un rien rompra la corde.

Les causes des séditions sont,
des innovations dans la reli-
gion , les taxes , les change-
mens des Loix & des Coûtu-
mes, le violement des privilèges,
une oppression universelle , l'é-
levation de gens indignes , les
Etrangers , les famines , les
soldats congédiés , les factions
jettées dans le désespoir , &
tout ce qui en offensant unit
en même tems.

A l'égard des remèdes , on
peut donner en général quel-

ques préservatifs dont nous parlerons ; mais le vrai remède doit être proportionné au mal particulier : & c'est plutôt au conseil , qu'au précepte , d'en ordonner la composition.

Le premier remède, ou plutôt la première précaution qu'on doit prendre , c'est d'ôter , s'il est possible , cette cause principale des séditions (dont nous avons parlé) , qui est l'indigence & la pauvreté. Les meilleurs moïens pour cela sont de faciliter , & de bien établir le commerce , d'encourager les manufactures , de ne pas souffrir de fainéantise , de réprimer le luxe par les Loix somptuaires , de faire valoir les terres en les cultivant avec grand soin , d'établir des prix sur les marchandises , de modérer les taxes & les impôts , &c. Il faut avoir aussi la précaution que le

350 *Essais de Politique,*

nombre des habitans , sur-tout en tems de paix , ne soit pas trop grand par proportion au produit du pays qui les doit nourrir , & ce n'est pas seulement au nombre qu'il faut regarder ; car un petit nombre d'hommes qui dépense beaucoup & qui gagne peu , épuise plus un Etat qu'un plus grand nombre qui dépensent beaucoup moins & qui gagnent davantage.

Multiplier trop la Noblesse en comparaison du peuple , appauvrit bien-tôt un Etat ; de même qu'un clergé nombreux qui dépense le revenu sans cultiver le fonds. C'est aussi un défaut lorsqu'il y a dans un Etat plus de gens qui s'appliquent aux sciences , qu'il n'y a de places à leur donner. Il faut encore se souvenir que l'augmentation des richesses

d'un Etat vient des Etrangers, parce que ce que l'un gagne, les autres le perdent. Il n'y a que trois choses par le moyen desquelles une Nation tire de l'argent d'une autre Nation; le produit du pays, celui des manufactures, & les voitures. Si ces trois choses vont bien, les richesses viennent vite. Il arrivera souvent que *materiam superabit opus*; c'est-à-dire, que la main de l'ouvrier & le transport vaudront plus que la matière, & enrichiront davantage un Etat, comme on le voit dans les Pays-Bas, qui ont de ces sortes de mines, qui sans être sous terre, sont les plus riches du monde. Sur-tout il faut que le Gouvernement prenne soin que le trésor ne tombe pas entre les mains de peu de personnes, sans quoi l'Etat peut périr par la faim en

352 *Essais de Politique*,
possédant beaucoup de richesses. L'argent est semblable au fumier qui ne fait aucun bien, s'il n'est dispersé sur la terre. On parvient à ce qui est nécessaire à cet égard, en supprimant ou du moins en bridant le dévorant commerce de l'usure, celui des monopoles, & en ne permettant pas qu'on mette en pâturage un trop grand nombre de terres.

A l'égard des moïens d'appaïser les mécontentemens, ou du moins de diminuer les dangers qui en naissent, chaque Etat, comme nous sçavons, est composé de deux sortes de gens; la Noblesse, & le peuple. Le mécontentement de chacun des deux en particulier, n'est pas fort dangereux; car le mouvement du peuple sans l'instigation de la Noblesse, est lent; & la Noblesse est foible, si le peuple

peuple ne se trouve pas disposé aux troubles. Le plus grand danger, c'est quand la Noblesse attend seulement pour se déclarer, que le peuple fasse éclater son mécontentement. Les Poètes feignent que les habitants du ciel aiant conjuré contre Jupiter, & résolu de le lier, appellerent Briarée à leur aide par le conseil de Minerve. C'est sans doute une emblème pour faire concevoir aux Rois, combien il est utile pour eux de gagner la bonne volonté du peuple, & que toute leur sûreté en dépend. Il est bon de permettre à la douleur & au mécontentement de s'exhaler un peu, pourvû que ce soit sans insolence & sans audace. Quand on fait rentrer les humeurs, & que la playe saigne en dedans, il en sort des ulcères & des apostumes très-dan-

354 *Essais de Politique*,
gereuses. La ressource d'Epiméthée conviendrait fort à Prométhée ; il n'y a point de meilleur remède pour prévenir le désespoir. Quand Epiméthée eut ouvert la boîte de Pandore, & que tous les maux furent sortis, il la ferma à la fin, & garda l'espérance dans le fond. Quand on sçait nourrir adroitement l'espérance dans les hommes, & les mener d'une espérance à l'autre, c'est le meilleur antidote contre le venin du mécontentement. Il n'y a point de plus sûre marque de la prudence d'un Gouvernement, que lorsqu'il sçait retenir les hommes par l'espérance, & quand dans l'impossibilité de les satisfaire, il ménage cependant les choses, de manière que le mal ne paroisse pas si pressant qu'il ne leur reste encore une lueur d'espérance. Non seulement

les particuliers , mais même les factions s'en laissent flatter , ou du moins elles veulent souvent pour leur gloire braver des dangers qu'elles ne croient pas bien certains.

Une excellente précaution & très-connue contre le danger du mécontentement , c'est d'éviter avec soin qu'un peuple révolté n'ait point de chef convenable ; j'appelle un chef convenable , celui qui a de la naissance & de la réputation , qui est agréable aux mécontents , & qui est regardé lui-même comme mécontent. Un tel homme doit être gagné sûrement & solidement par le Gouvernement , ou du moins il doit faire en sorte que quelqu'autre de même parti , s'oppose à lui , partage sa réputation , & l'affection du peuple. Ce n'est point encore un remède à mé-

356 *Essais de Politique,*

priser, que de semer des divisions, ou du moins faire naître des défiances parmi les ennemis du Gouvernement, qui est en grand danger, si les bien-intentionnés sont en discorde, & qu'il y ait beaucoup d'union entre les mécontents.

J'ai remarqué que des bons mots & des réparties vives de la part des Princes, ont été souvent des étincelles de sédition. César se fit grand tort par ce mot qu'il laissa échapper inconsidérément : *Sylla nescivit litteras, dictare non potuit.* Quand il fut le maître à Rome, on n'espéra plus qu'il se démît de la Dictature. Galba se perdit pour avoir dit, *legi à se militem, non emi* ; car par-là les soldats n'espérèrent plus de faire paier leurs suffrages. Probus de même pour avoir dit : *Si vixero, non opus erit amplius Romano Im-*

peri
fol
enc
Pri
gar
tem
tou
éch
par
cœ
fon
fon
me
jou
que
diss
rien
me
con
a o
bea
pou
dan
ani
mu

perio militibus ; ce qui mit les foldats au défefpoir. Il y a encore de pareils exemples. Les Princes doivent bien prendre garde à ce qu'ils difent dans ces tems délicats & difficiles , furtout à l'égard de ces mots qui échappent par vivacité , & qui partent ordinairement du cœur. Les longs difcours ne font pas tant d'impreflion , & font moins remarqués. Finalement les Princes doivent toujours avoir auprès d'eux quelques perfonnes d'un courage diftingué & d'une grande expérience à la guerre , pour réprimer les féditiions dans leurs commencemens ; fans quoi il y a ordinairement dans les Cours beaucoup de confufion & d'épouvante qui mettent l'Etat en danger. Tacite dit : *Atque is animorum habitus fuit , ut peffimum facinus auderent pauci ,*

358 *Essais de Politique,*
plures vellent , omnes paterentur.
Mais on doit être assuré de la
fidélité & de la probité des
Généraux. Ils ne doivent être
ni fâcheux ni trop populaires ;
& il est nécessaire aussi qu'ils
vivent en bonne intelligence
avec les autres Grands , autre-
ment le remède seroit pire que
le mal.



P
fça
qu'
me
dan
doi
fac
fan
qu
de
po
ral
re
tra



D E S
F A C T I O N S,
E T D E S
P A R T I S.

PLusieurs politiques sont d'un sentiment que je ne sçaurois approuver. Ils pensent qu'un Prince dans le Gouvernement de son Etat, ou un Grand dans la conduite de ses actions, doit ménager par préférence la faction ou le parti le plus puissant. Il me semble au contraire qu'une prudence plus raffinée demande qu'on s'attache à disposer des choses qui sont générales, & sur lesquelles les différens partis s'accordent, ou à traiter avec les factieux, & les

gagner chacun en particulier ; je ne dis point cependant qu'il ne soit pas avantageux en général de s'attirer la considération des factions & des partis.

Lorsque les personnes sans fortune veulent s'élever, elles doivent s'attacher à un parti ; mais les Grands & ceux qui ont déjà du pouvoir, feront plus sagement de se tenir neutres. Ceux qui ne cherchent que leurs avantages particuliers, se font, pour ainsi dire, un chemin à travers les factions, en s'attachant à l'une avec la précaution de ne se point rendre odieux à l'autre.

La faction la plus foible s'unit ordinairement d'une manière plus ferme & plus constante ; & on peut remarquer qu'un petit nombre résolu & opiniâtre, l'emporte assez souvent sur un grand nombre plus modéré.

Quand

Q
éte
deu
me
prin
sou
de v
Pon
que
Gra
deC
Il e
d'A
Bru
An
auss
refu
ples
gue
de
C
un
le p
div
ent

Quand une des factions est éteinte , l'autre se divise en deux factions nouvelles , comme celle de Luculle , & des principaux du Sénat , qui se soutint quelque tems avec assez de vigueur , contre celle de Pompée & de César. Mais lorsque l'autorité du Sénat & des Grands fut tombée , la faction de César & de Pompée se divisa. Il en fut de même de la faction d'Antoine & d'Auguste , contre Brutus & Cassius ; Auguste & Antoine rompirent ensemble aussi-tôt que la faction contraire fut abattue. Ce sont des exemples de factions qui ont fait une guerre ouverte ; mais il en est de même de toutes les factions.

Celui qui est le second dans un parti , devient quelquefois le premier , quand le parti se divise. Quelquefois aussi il perd entièrement son crédit. Car , si

362 *Essais de Politique,*

sa force vient de l'opposition ,
comme il arrive souvent , & que
cette opposition manque , il
n'est plus d'aucune utilité.

On voit des gens qui chan-
gent de parti , quand ils sont
une fois en place , croiant peut-
être être assurés du premier , &
qu'il est à propos de faire de
nouveaux amis. Il arrive aussi
assez souvent qu'un traître
avance ses affaires , parce que
si l'équilibre entre les deux se
trouve égal pendant un tems ,
celui qui passe de l'un à l'autre
fait pancher la balance , & don-
ne un avantage considérable ,
dont on lui a toute l'obliga-
tion.

Une conduite modeste &
mésurée entre deux factions
ennemies , n'est pas toujours un
effet de modération ; souvent
c'est un dessein artificieux de
tirer avantage des deux partis

pour son intérêt particulier. Lorsqu'en Italie le public nomme le Pape siégeant *Padre comune*, c'est une marque, qu'on le soupçonne d'être occupé, préférablement à tout, de la grandeur de sa famille.

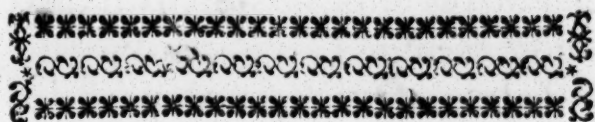
Les Rois doivent bien se garder de se joindre à aucune des factions de leurs sujets; elles sont toujours pernicieuses aux Monarchies; elles introduisent des obligations plus fortes que l'obéissance due à la souveraineté, & rendent le Souverain *tanquam unum ex nobis*, comme on a vû du tems de la ligue de France. C'est une marque de foiblesse dans le Prince, lorsque les factions deviennent trop puissantes, & qu'elles font trop d'éclat, & rien n'est plus préjudiciable à ses affaires & à son autorité.

Le mouvement des factions

Hij

364 *Essais de Politique,*
& des partis dans un Etat Monarchique , doivent dépendre du Prince ; il doit en être le premier mobile , c'est-à-dire , que leur mouvement doit ressembler à celui des globes inférieurs (ainsi que s'expriment les Astronomes) qui ont leur mouvement propre ; mais qui obéissent , & qui sont déterminés par le premier mobile.





DES COLONIES.

LES Colonies sont les plus héroïques ouvrages de l'Antiquité. Le monde dans sa jeunesse faisoit plus d'enfans qu'il n'en fait à présent qu'il est vieux ; car je crois qu'on peut appeller les nouvelles Colonies les enfans des plus anciennes Nations. Il faut prendre garde quand on envoie des Colonies , de ne pas dépeupler un pays pour en peupler un autre ; ce seroit une extirpation , plutôt qu'une transplantation.

Il en est d'une Colonie comme d'un bois qu'on plante ; on ne doit pas espérer d'en tirer aucun fruit avant vingt ans , & on ne peut en attendre de

366 *Essais de Politique,*

grands profits, qu'après un très-long terme. L'avidité du gain précoce a ruiné la plûpart des Colonies dès leur commencement ; cependant on ne doit pas négliger un profit qui vient vite , lorsque le fonds qui le produit, c'est-à-dire, la Colonie, n'en souffre pas.

C'est une chose honteuse & très-mal entendue , de former les Colonies de la lie du peuple, comme des malfaiteurs , des bannis, & des condamnés ; c'est la corrompre & la perdre d'avance : ces gens-là vivent toujours mal , sont paresseux , ne s'emploient à rien d'utile, commettent des crimes, consomment les provisions , s'ennuient d'abord , & ne manquent pas d'envoyer de fausses relations dans leur pays , au préjudice de la Colonie. Les gens qu'on doit choisir par préférence , sont ,

des Jardiniers , des Laboureurs ,
des Forgerons , des Charpen-
tiers , des Chasseurs , des Pê-
cheurs , quelques Apoticaire
& Chirurgiens , des Cuisiniers ,
des Boulangers , des Brasseurs ,
&c.

Commencez par observer
quelles denrées le pays produit
naturellement , & sans cultu-
re ; sçavoir ou des chataignes ,
ou des pommes , ou des noix ,
ou des olives , ou des dattes ,
ou des pommes de Pin , ou des
prunes , ou des cerises , ou du
miel sauvage , &c. & faites d'a-
bord usage de toutes ces choses.
Examinez ensuite ce qu'il peut
produire de ce qui se recueille
le plus vîte , comme des panets ,
des oignons , des navets & des
raves ; du blé de turquie ou
mays , des artichaux , &c. Le
froment , l'orge , & l'avoine de-
mandent trop de travail dans

les commencemens ; mais on peut semer des fèves & des poids qui viennent sans beaucoup de culture , & qui dans le besoin , peuvent tenir lieu de pain & de viande ; le ris a aussi la même qualité & produit beaucoup : sur-tout on doit s'être muni d'une grande provision de biscuit , & de toutes sortes de farine pour nourrir la Colonie , jusqu'à ce qu'elle puisse recueillir du blé dans le pays.

A l'égard des bêtes & des oiseaux , prenez ceux qui sont le moins sujets aux maladies & qui multiplient davantage , comme des cochons , des chèvres , des poules , des oyes , des dindons , des pigeons , des lapins , &c. Les provisions doivent être distribuées par ration , & comme dans une ville assiégée.

Il faut que le terrain qu'on emploie au jardinage & au labour soit un bien commun, & qu'on fasse des magasins de ce qu'il produira. On peut cependant en excepter quelques petits morceaux, & en laisser la jouissance à des particuliers pour exercer leur industrie. Examinez aussi les denrées que le pays produit naturellement, pour en faire des transports au profit de la Colonie ; comme l'on a fait à l'égard du tabac à la Virginie. Mais prenez garde, comme je vous l'ai déjà dit, de ne pas faire ces entreprises au détriment de la Colonie.

On ne trouve ordinairement que trop de bois ; mais c'est une bonne marchandise, s'il y a des mines de fer, & de l'eau pour les moulins ; & lorsqu'il y a des pins & des sapins, on en tire du godron & de la poix ; les

370 *Essais de Politique,*

drogues & les bois de senteur rendent beaucoup. Il en est de même du sel, de la soye, & de la soude. Il y a encore plusieurs autres choses; mais ne songez pas trop aux mines, sur-tout dans le commencement: elles coûtent trop, elles sont trompeuses; on est flatté de l'espérance d'un grand profit, & on néglige les autres affaires.

A l'égard du Gouvernement, il est bon qu'il soit entre les mains d'un seul, mais avec un Conseil. Il faut aussi qu'il y ait des Loix militaires avec quelques restrictions; sur-tout on doit tirer cet avantage, en vivant dans le désert, d'avoir sans cesse devant les yeux le culte du Seigneur.

Ne laissez pas le Gouvernement entre les mains d'un trop grand nombre de gens intéressés dans la Colonie, & qu'elle

soit plutôt gouvernée par des Gentilshommes , que par des Marchands ; car ceux-ci n'ont d'attention qu'aux gains présents. Qu'il y ait exemption de toutes taxes , jusqu'à ce que la Colonie soit bien accrûe ; & que non seulement elle soit exemte de taxes , mais qu'il lui soit aussi permis (s'il n'y a quelque raison contraire très-forte) de transporter ses denrées où bon lui semblera.

Ne surchargez pas la Colonie de trop d'hommes en les envoyant par grosses troupes ; mais apportez-y des hommes suivant qu'elle diminue , ou qu'elle se soutient , & des provisions au prorata. Plusieurs Colonies se sont perdues pour avoir fait leur établissement trop près de la mer ou des rivières. Il est bon dans le commencement de ne pas trop s'en éloigner , pour

372 *Essais de Politique,*

épargner les transports & d'autres inconveniens ; mais il vaut mieux ensuite bâtir plus en dedans du pays dans une situation saine , que de se placer dans des lieux marécageux , & de mauvais air. Il est aussi très-important que la Colonie ait une bonne provision de sel pour saler les viandes.

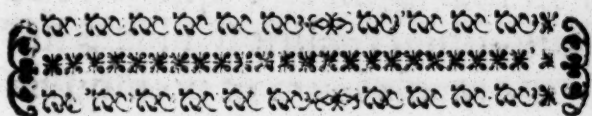
Si vous faites votre Colonie dans un pays de Sauvages , il ne suffit pas de les amuser avec des bagatelles ; il faut en user avec eux honnêtement & équitablement , sans négliger cependant de pourvoir à votre sûreté : ne gagnez point leur amitié en leur aidant à attaquer leurs ennemis ; mais vous pouvez les protéger & les défendre.

Aiez soin d'envoyer souvent quelques uns des Sauvages dans le pays d'où est venue la Colonie , afin de leur faire voir des

hommes policés , qui vivent dans une condition plus heureuse que la leur , & pour qu'ils puissent en louer à leur retour la manière de vivre.

Quand une fois la Colonie est en force , il est à propos d'y envoyer des femmes pour peupler , afin de ne pas toujours dépendre de dehors. Il n'y a rien de plus horrible , que d'abandonner une Colonie déjà plantée ; outre la honte , c'est la perte infaillible de plusieurs malheureux.





DE L'EXPEDITION DANS LES AFFAIRES.

UNE diligence affectée est pernicieuse dans les affaires ; on peut la comparer à ce que les Médecins appellent *fausse digestion*, qui remplit l'estomac de crudités & d'humeurs propres à causer des maladies. Ne comptez donc pas par le tems que vous emploiez , mais par le progrès de l'affaire ; car comme la vîtesse de la course ne dépend point de faire de grands pas , ni de lever beaucoup les jambes , mais de courir également & sans relâche : de même l'expédition dans les affaires ne vient point d'embrasser trop de matières , mais

de s'appliquer à bien suivre celle que l'on a prise.

Il y a des gens qui se piquent d'être des grands travailleurs & fort expéditifs, & qui ne cherchent qu'à avancer. Mais c'est une chose d'épargner du tems en abrégant la matière, & une autre en la tronquant. Quand les affaires qui demandent plusieurs séances sont ménagées de cette manière, on est ordinairement obligé d'y revenir à plusieurs fois. J'ai connu un homme d'esprit qui ne manquoit guères de dire, quand il voioit qu'on se pressoit trop pour finir, *attendez un peu, vous achèverez plus vite*. D'un autre côté la vraie expédition est certainement une chose très-précieuse : le tems est le prix des affaires, comme l'argent est le prix des marchandises. Les affaires deviennent chères, quand l'ex-

376 *Essais de Politique,*

pédition n'est pas prompte. Les Lacédémoniens & les Espagnols sont remarquables par leur lenteur: *Me vengá la muerte de Espanna*, alors elle arrivera tard.

Prêtez bien l'oreille à ceux qui vous donnent les premiers avertissemens d'une affaire, aidez-les à s'expliquer sans interrompre le fil de leur discours. Celui qu'on empêche de suivre l'ordre qu'il s'étoit proposé, ne va plus que par sauts & par bonds; & pour se donner le tems de rappeler ses idées, il devient plus long qu'il ne l'eût été, s'il avoit suivi sa route: quelquefois celui qui veut redresser est plus ennuyeux que celui qui s'égare. Les répétitions font perdre du tems; mais on en gagne par la répétition de l'état de la question qui épargne dans une affaire beaucoup d'autres discours inutiles. Les
discours

discours prolixes sont aussi contraires à l'expédition, qu'une robe longue à la course.

Les discours préliminaires, les digressions, les excuses, les complimens, & ce qui ne regarde enfin que la personne qui parle, fait perdre beaucoup de tems ; & quoique tout cela paroisse un effet de modestie, la vanité y a toute la part. Prenez garde cependant de ne pas trop vous enfoncer d'abord dans l'essentiel de l'affaire, surtout si vous remarquez qu'elle ne soit pas goûtée par les autres. Car pour un esprit préoccupé, il est besoin de préface, comme de fomentation, pour que l'onguent pénètre ; surtout l'ordre, la distribution, & la juste division des parties de l'affaire, est la vie de l'expédition, pourvû que la distribution ne soit pas trop subdivisée.

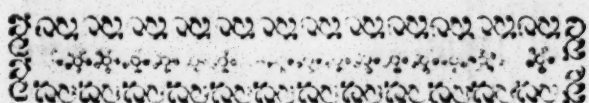
378 *Essais de Politique,*

Celui qui ne divise pas , n'entrera jamais au fond de l'affaire ; & celui qui la divise trop , n'en sortira jamais bien. Rien n'épargne plus le tems que de le sçavoir bien prendre ; une proposition faite à contre-tems s'en va en fumée.

Il y a trois parties dans les affaires ; la préparation , l'examen , & la perfection. L'examen seul doit être l'ouvrage de plusieurs jours , & les deux autres d'un petit nombre.

Mettre par écrit quelques points principaux de l'affaire , contribue ordinairement à l'expédition ; car , quand on rejetteroit votre écrit , cette espèce de négative vaut cependant mieux pour en tirer conseil , comme les cendres sont plus génératives que la poussière.





D U D E L A I
D A N S L E S A F F A I R E S .

LA fortune est souvent comme le marché où l'on achete à plus bas prix en attendant un peu ; quelquefois aussi elle est comme les livres de la Sybille : d'abord on peut avoir le tout au même prix qu'elle demande : dans la suite pour une partie ; car l'occasion , suivant ce qu'on en dit communément , est chauve par derrière , ou semblable à une bouteille qui échappe des mains , si on ne la saisit par le col.

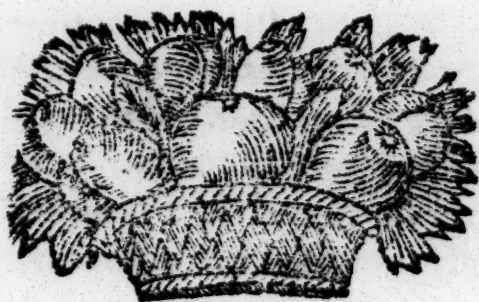
Le sublime de la prudence consiste à connoître l'instant où l'on doit commencer.

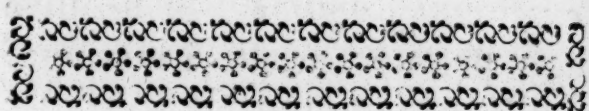
Les dangers en sont plus

380 *Essais de Politique*,
grands, lorsqu'ils paroissent pe-
tits. Ils trompent plus souvent
qu'ils ne forcent. Il vaut quel-
quefois mieux aller à leur ren-
contre que d'être trop long-
tems sur ses gardes. Celui qui
veille trop, court risque de s'af-
foupir ; mais celui qui par des
précautions prématurées attire,
pour ainsi dire, le danger, com-
met une faute dans l'autre ex-
trémité. Il lui peut arriver,
comme à ceux qui se laissant
abuser par la lueur de la lune
qui donnoit au dos de leurs en-
nemis & jettoit leur ombre en
avant, les faisoit paroître plus
près, & qui tirèrent leur coup
trop-tôt. Il faut bien examiner,
comme je l'ai déjà dit, si l'affai-
re est dans sa maturité. Il est bon
dans celles qui sont d'une gran-
de importance qu'Argus soit
chargé du commencement, &
Briarée de la fin. Premièrement

exar
agir
de P
invi
que
& la
car
n'es
gen
pro
ave
de
yeu

examiner, veiller, & ensuite agir promptement. Le casque de Pluton qui rend la politique invincible, n'est autre chose que le secret dans les desseins, & la diligence dans l'exécution; car dans l'exécution, le secret n'est pas comparable à la diligence : quelquefois même la promptitude emporte le secret avec soi, de même que la balle de mousquet se dérobe aux yeux par sa vitesse.





D E L A
N E G O C I A T I O N .

IL vaut mieux généralement négocier de bouche, que par lettres; & plutôt par personnes tierces, que par soi-même. Les lettres sont bonnes, lorsqu'on veut s'attirer une réponse par écrit, ou quand il peut être utile de garder par devers soi les copies de celles qu'on a écrites pour les représenter en tems & lieu; ou enfin lorsqu'on peut craindre d'être interrompu dans son discours. Au contraire; quand la présence de celui qui négocie imprime du respect, & qu'il traite avec son inférieur, il vaut mieux qu'il parle & qu'il négocie lui-même.

Il est bon aussi que celui qui a envie qu'on lise dans ses yeux ce qu'il ne veut pas dire, négocie par lui-même; ou enfin lorsqu'il veut se réserver la liberté de dire & d'interpréter ce qu'il a dit.

Quand on négocie par un tiers, il vaut mieux choisir quelqu'un d'un esprit simple, qui exécutera vraisemblablement les ordres qu'il aura reçus, & qui rendra fidèlement la conversation, que de se servir de personnes adroites à s'attirer l'honneur, ou le profit par les affaires des autres; & qui dans leurs réponses, ajoûteront pour se faire valoir, ce qu'ils jugeront qui pourra plaire davantage. Prenez aussi par préférence ceux qui souhaitent l'affaire pour laquelle ils sont employés; cela aiguise l'industrie. Cherchez encore avec soin ceux de

384 *Essais de Politique*,
qu'il caractére convient le plus
pour l'affaire dont vous les vou-
lez charger, comme un auda-
cieux pour faire des plaintes &
des reproches, un homme doux
pour persuader, un homme fin
pour découvrir & observer, un
homme fantasque, entier, &
point trop poli pour une affaire
qui a quelque chose de dérai-
sonnable & d'injuste. Employez
par préférence ceux qui ont dé-
jà réussi dans vos affaires; ils
auront plus de confiance, &
feront tout leur possible pour
soutenir l'opinion déjà établie
de leur capacité. Il vaut mieux
fonder de loin celui à qui vous
avez à faire, que d'entrer en
matière tout d'un coup, à
moins que vous n'ayez dessein
de le surprendre par quelque
question courte & imprévue. Il
vaut mieux aussi négocier avec
ceux qui désirent & qui cher-
chent

chent quelque chose , qu'avec ceux qui sont contens de leur fortune. Dans un traité où les demandes sont réciproques , celui qui obtient le premier ce qu'il a souhaité , a quinze sur la partie. Mais il ne peut raisonnablement exiger cette grace , si la nature de l'affaire ne le demande elle-même , ou s'il n'a pas l'adresse de faire voir à celui avec lequel il traite , qu'il pourroit à son tour avoir besoin de lui dans d'autres occasions ; ou enfin s'il n'est regardé comme un homme d'une bonne foi , & d'une intégrité parfaite. Le but de toutes les négociations est , de découvrir ou d'obtenir quelque chose. Les hommes se découvrent ou par confiance , ou par colére , ou par surprise , ou par nécessité ; c'est-à-dire , lorsqu'on met quelqu'un dans l'impossibilité de

386 *Essais de Politique* ,

trouver des faux-fuians , ni d'aller à ses fins sans se laisser voir à découvert. Pour gagner un homme , il faut connoître son naturel & ses manières ; pour le persuader , il faut sçavoir la fin où il bute ; & pour lui faire peur , il faut connoître ses foiblesses , & ses désavantages : ou enfin il faut gagner les personnes qui ont le plus de pouvoir sur l'esprit de celui à qui vous avez à faire , afin de le gouverner par cette voie. Lorsqu'on négocie avec des gens artificieux , il est important de considérer leurs desseins , pour interpréter leurs paroles. Il est bon aussi de ne leur dire que peu de chose , & ce à quoi ils s'attendent le moins. Mais on ne doit pas penser dans les négociations difficiles , qu'il soit possible de semer & de recueillir aussi-tôt. Car il faut préparer les affaires , & qu'elles mûrissent par degrés.



DE L'AUDACE.

CECI est une proposition scolastique & de petite conséquence ; mais si on l'examine d'un certain côté , elle peut mériter la considération d'un homme sage. On demandoit à Demosthène, quelle étoit la partie principale d'un Orateur ? Il répondit : *L'action*. Quelle est la seconde ? *L'action*. Quelle est la troisième ? *L'action*. Personne n'a mieux connu que lui le pouvoir de cette faculté ; cependant il n'avoit pas naturellement ce qu'il trouvoit si nécessaire dans un Orateur. Il est étonnant qu'une partie superficielle , & qui sembleroit plutôt la vertu d'un comédien ,

soit cependant placée au-dessus de l'invention, de l'éloquence, & des autres qualités qui paroissent bien plus nobles, & que la seule action soit comme le tout dans un Orateur. Cela vient de ce qu'il y a dans les hommes beaucoup plus de folie que de sagesse; & par conséquent les facultés qui touchent leur folie, sont bien plus propres à faire impression sur eux. Il en est de l'audace dans les affaires, comme de l'action dans le discours. Quelle est la première chose nécessaire dans les affaires? L'audace. La seconde? L'audace, & de même la troisième. L'audace vient cependant de l'ignorance & du petit génie, mais elle entraîne ceux qui ont peu de jugement ou peu de courage, qui sont toujours le plus grand nombre; & même fort souvent elle gagne

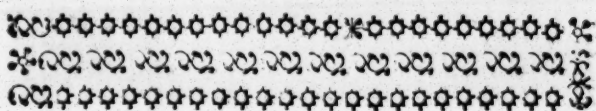
les plus sages , sur-tout dans le tems où ils sont encore en doute. C'est pour cela que dans les Etats populaires nous lui voions quelquefois faire des miracles. Mais elle a ordinairement moins de crédit sur un Sénat ou sur un Prince.

Un audacieux brille toujours plus dans le commencement des affaires , que dans la suite ; car il lui arrive souvent de ne pas tenir sa promesse. Comme il y a des Charlatans pour le corps naturel , il y en a de même pour le corps politique ; des gens entreprenans qui par hazard ont réussi deux ou trois fois , mais qui manquant de fonds , demeurent en chemin à la fin. Vous verrez souvent un audacieux faire le miracle de Mahomet. Il avoit promis & persuadé au peuple qu'il alloit obliger une montagne de venir

390 *Essais de Politique*,
à lui ; il devoit prier sur cette
montagne pour ceux qui gar-
deroient fidèlement sa loi. Le
peuple assemblé, Mahomet ap-
pelle la montagne ; mais voyant
qu'elle restoit au même lieu,
sans se montrer embarrassé en
aucune façon : *Puisque la mon-*
tagne, dit il, *ne veut pas venir*
à Mahomet, *Mahomet ira à la*
montagne. Les gens de cette es-
pèce, lorsqu'ils manquent vi-
lainement à ce qu'ils ont pro-
mis, s'ils possèdent l'audace
dans toute son étendue, ne se
troublent point du mauvais
succès de leur aventure, & vont
toujours leur train ordinaire.
Les hommes de jugement se
mocquent des audacieux, qui
ont même à l'égard de tout
le monde quelque chose de ri-
dicule ; car l'absurdité est un
juste sujet de moquerie, l'au-
dace sans doute n'en est point

exemte. Sur-tout rien n'est plus propre à faire rire qu'un audacieux déconcerté. L'effet ordinaire de l'embarras, est d'agiter les esprits, mais pour un audacieux, il reste immobile, interdit, comme un joüeur d'échets, qu'on a fait échec & mat au milieu de ses pièces. Mais ceci convient davantage à la satire, qu'à des réflexions sérieuses. Il faut considérer que l'audace est aveugle; qu'elle ne voit point les dangers, ni les inconvéniens. C'est pour cela qu'un audacieux peut être bon en second; mais jamais pour les premières places. Il est bon de voir les dangers pendant qu'on délibère, & de ne les point voir dans l'exécution, à moins qu'ils ne soient très-éminens.





D E S
NOUVEAUTES.

LES nouveautés que le tems fait éclore , ressemblent aux animaux qui ne sont pas encore bien formés à leur naissance. Cependant comme les premiers qui introduisent des honneurs dans leurs familles sont presque toujours plus illustres que leurs successeurs , de même aussi tous les bons commencemens ne se soutiennent pas dans la suite. Car, dans la nature humaine , le mal devient plus considérable par la continuation ; mais le bien , comme une chose surnaturelle , est plus puissant dans son commencement.

Toute médecine est une nouveauté. Celui qui ne veut pas de nouveaux remèdes , doit s'attendre à de nouveaux maux. Le tems est le grand innovateur ; mais si le tems par sa course empire toutes choses , & que la prudence & l'industrie n'apportent pas des remèdes , quelle fin le mal aura-t'il ?

Ce qui est établi par coûtume , sans être trop bon , peut cependant convenir ; parce que le tems & les choses qui ont marché long-tems ensemble , ont contracté , pour ainsi dire , une alliance : au lieu que les nouveautés , quoique bonnes & utiles , ne quadrent pas si bien , & sont incommodes par la non-conformité. Elles ressemblent aux Etrangers qui sont plus admirés & moins aimés. Tout ceci feroit sans repliche , si le tems s'arrêtoit ; mais il marche tou-

jours. Son instabilité fait qu'une coutume fixe est aussi propre à troubler, qu'une nouveauté ; & souvent le siècle présent trouve ridicule & méprise les usages du siècle passé.

Il seroit prudent de suivre l'exemple du tems. Il introduit des choses nouvelles ; mais peu à peu & presque insensiblement. Sans cela tout ce qui est nouveau surprend & bouleverse. Celui qui gagne au changement, remercie la fortune & le tems ; mais celui qui y perd, s'en prend à l'Auteur de la nouveauté. Il est bon de ne pas faire de nouvelles expériences pour raccommoder un Etat sans une extrême nécessité & un avantage visible. Il faut aussi prendre garde que ce soit le désir de réformer qui attire le changement, & non pas le désir du changement qui attire la réforme.

¶ de Morale. 395

Toute nouveauté, si elle n'est pas rejetée, doit du moins être suspecte. L'Ecriture sainte dit :

Stemus super vias antiquas, atque circumspiciamus quæ sit via bona & recta, & ambulemus in ea.

F I N.

300